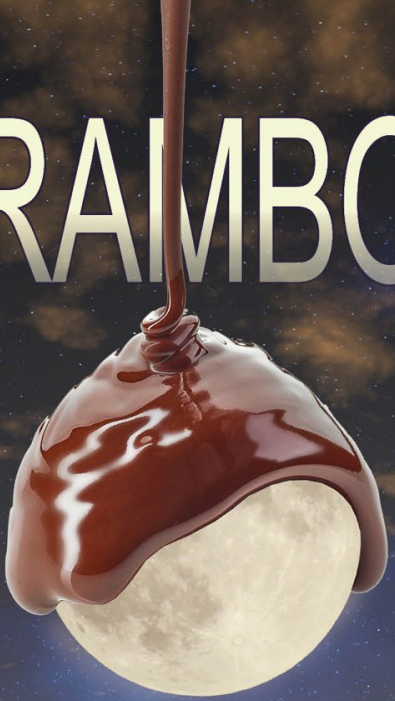
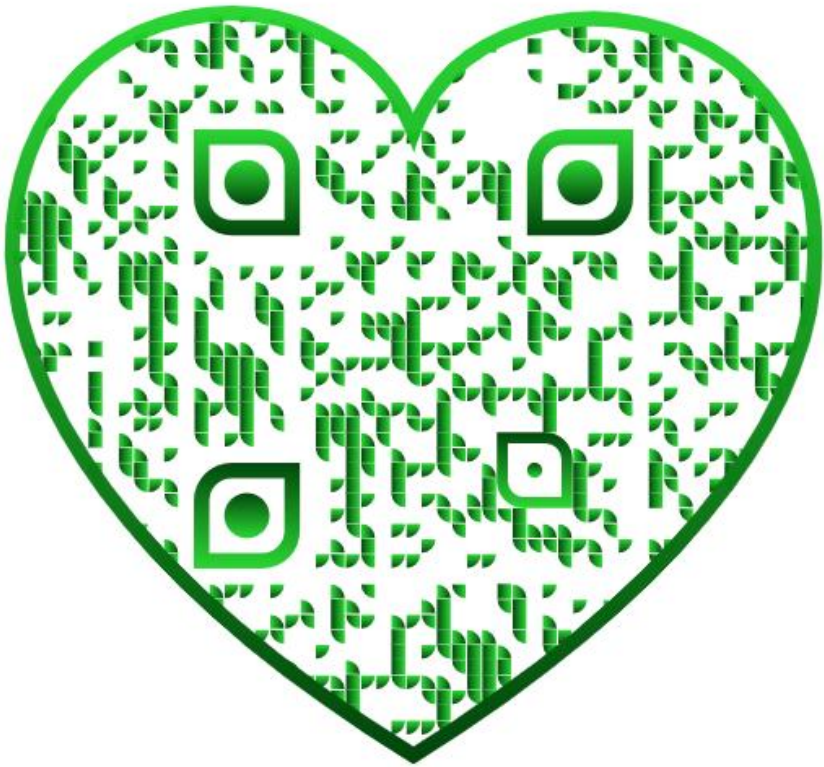
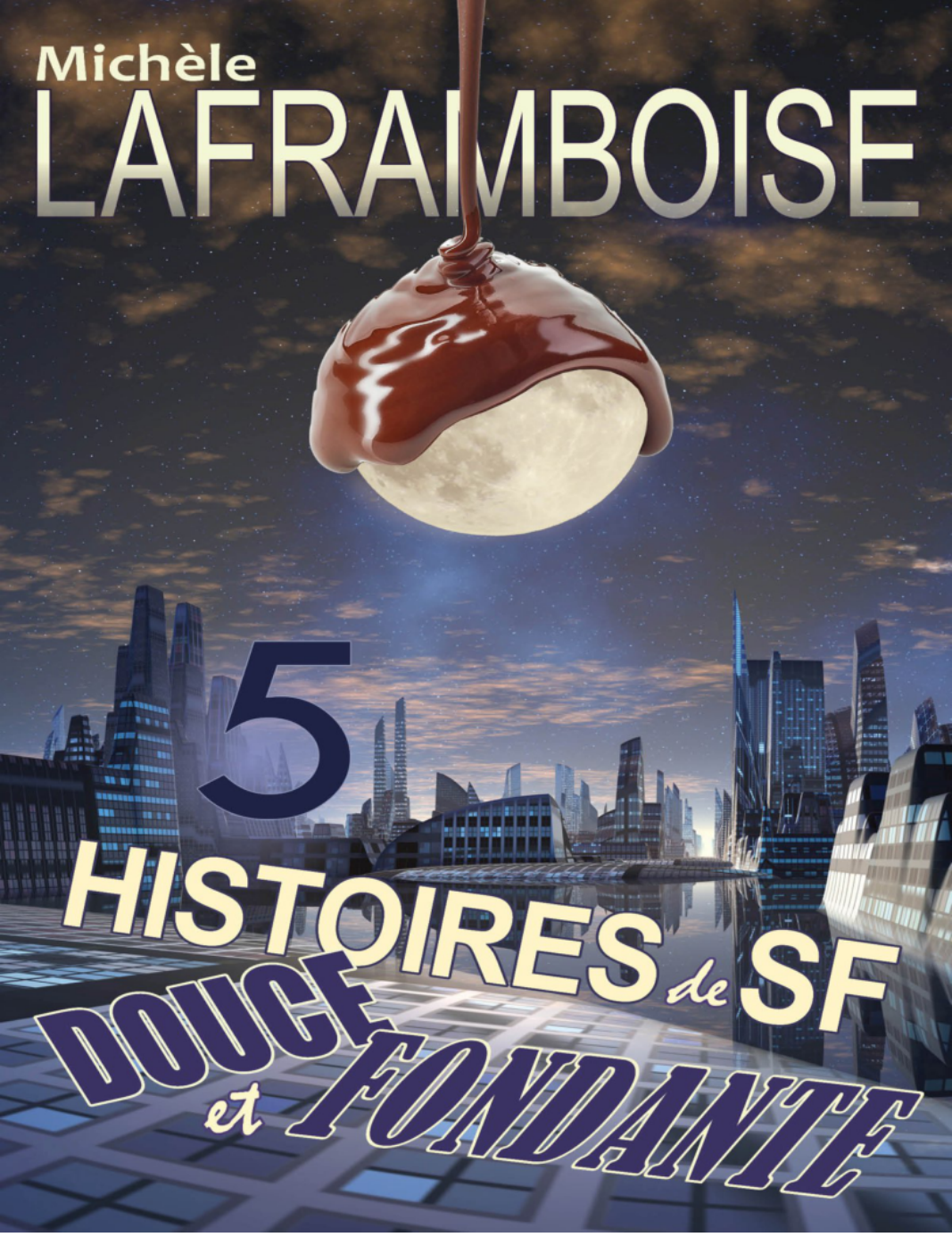
Michèle

LAFRAMBOISE



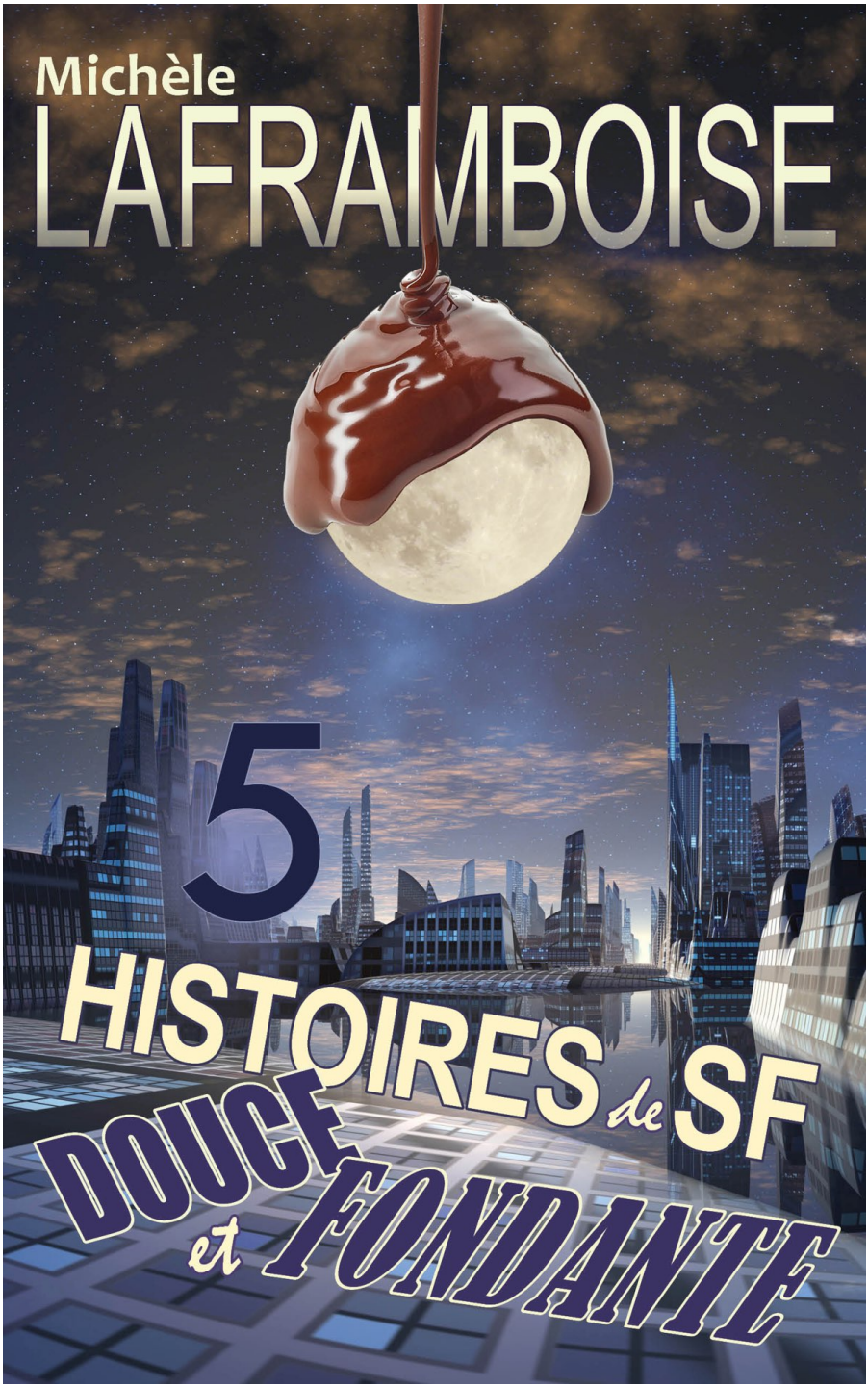
5 HISTOIRES de SF DOUCE et FONDANTE




Michèle
LAFRAMBOISE
5
HISTOIRES de SF
DOUCE et FONDANTE

Michèle

LAFRAMBOISE



5

HISTOIRES de SF

DOUCE et FONDANTE

Un texte rempli d'humour, plein de fausses pistes, dont la révélation finale est surprenante.

Le Chien Critique, au sujet de La récalcitrante du Cachalot

Frankly, I found the story delightful. Old-fashioned and fun.

Graeme Cameron, Amazing Stories, à propos de Sales Pitch

Son texte, à la fois ironique et tendre, fait partie de mes préférés de la revue.

Chroniques de l'imaginaire, sur Pitch de vente aux Archétypes

Un très bon texte, très humaniste, pour combattre les conditionnements genrés les plus ancrés en nous.

Le Chien Critique, au sujet de Tinkerbelles

5 Histoires de SF douce et fondante

Michèle Laframboise

ECHOFICTIONS

5 Histoires de SF douce et fondante ©2022 par Michèle Laframboise

Tinkerbelles, dans Galaxies 61© 2019, Michèle Laframboise

Ceux qui ne comptent pas, dans Solaris 149 © 2004, Michèle Laframboise

Sous réserve, dans Brins d'éternité 43 © 2016, Michèle Laframboise

La récalcitrante du Cachalot, publié dans l'anthologie Pulp Aventures Sidérantes © 2020 Michèle Laframboise

Pitch de vente aux Archétypes, dans Galaxies 60 © 2020 Michèle Laframboise

Tous droits réservés. Ce livre est destiné à votre usage personnel. Celui-ci ne peut être reproduit, en entier ou en partie, sans la permission de l'auteure. Toutefois, il est permis d'utiliser de brefs extraits pour des articles, critiques ou documents scolaires.

Ceci est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes ou des événements réels ne saurait être qu'une coincidence.

Design de couverture par Echofictions

Image de couverture © Deposit Photos / magone / diversepixel / someashk

Portrait de l'auteure © Frédéric Gagnon

Dessins intérieurs © Michèle Laframboise

Photo intérieure de l'auteure © Gilles Gagnon

publié par

Mississauga, Ontario

ISBN 978-1-990824-02-9 ebook
ISBN 978-1-990824-03-6 livre broché

À Martin Lessard

disparu trop tôt
ses écrits restent
défiant les saisons

Table des matières

Introduction

Tinkerbelles
Ceux qui ne comptent pas
Sous réserve
La récalcitrante du Cachalot
Pitch de vente aux Archétypes

Mille mercis
Au sujet de l'auteure
Autres livres de Michèle
Encore faim de lecture?

Introduction

Cette troisième récolte de nouvelles poursuit l'exploration de mes univers de SF. Cette fois, les histoires choisies seront comme ces truffes au chocolat, douces et fondantes à l'intérieur. Toutes vous emmèneront dans des lieux variés avec des situations cocasses et bizarres, à la rencontre de personnages qui couvrent le spectre des plus attachants aux plus cyniques!

Toutes les nouvelles ne vont certes pas susciter la même émotion chez tout le monde, mais l'humour se cache sous le tapis, comme dans *La récalcitrante du Cachalot*, tirée de l'anthologie Pulp *Aventures Sidérantes*, sous la direction de Martin Lessard, à qui ce recueil est dédicacé.

Toutes ont été publiées en magazine et en anthologie. Deux d'entre elles se sont distinguées :

- *Pitch de vente aux Archétypes* (2020) publié; dans Galaxies, s'est classé parmi la longue liste du Grand Prix de l'Imaginaire 2021
- *Ceux qui ne comptent pas* (2004) publié dans Solaris 149 fut récipiendaire du Prix Aurora 2005 de la meilleure nouvelle en français

Ce dernier texte, est sans doute le plus scientifiquement solide du recueil car les concepts qui y sont exploités ont grandement bénéficié des conseils de l'ami Norman Molhant, que je remercie ici. Même si j'ai voulu mettre l'accent sur de la science fiction plus « molle » que dure, mon réflexe de tout vérifier et d'assoir mes histoires sur des bases solides ne m'a pas quittée.

Même si aucun prix ne la récompense, *Tinkerbelles* est une de mes nouvelles préférées tant les thèmes s'y croisaient : un narrateur attachant, le melting pot du Québec, les barrières culturelles, l'amitié, l'intelligence, l'acceptation de l'autre, le statut des animaux,

l'effondrement des population d'abeilles… et la planète Mars! Que demander de mieux?

C'est donc elle qui ouvre la marche, tandis que *Pitch de vente,* qui clôt le recueil, se déroule sur la Lune, au clair d'une Terre rendue si inhabitable que l'humanité doit migrer sur son propre satellite. Mais a-t-elle les moyens de le terraformer? Des vendeurs venus du bout de la Galaxie affirment que si, avec des résultats garantis.

Ici, l'expression « vous vendre la Lune » prend tout son sens!

Tinkerbelles

L'ESSAIM JAILLIT du sol avec un bruissement qui rappelle la brise entre les feuilles des jeunes pommiers. L'envolée des butineuses captive les touristes fraîchement arrivés de la cité d'Élysée qui domine la plaine du même nom.

Pour m'amuser, je penche la tête au-dessus du puits aménagé devant le kiosque d'accueil. Le flot d'ailes dorées m'évite comme l'eau d'une rivière contourne une roche.

Une grosse roche noire.

— Comme elles sont petites, Maman! dit une voix flûtée.

Je me retourne vers les visiteurs, regroupés à une distance respectueuse du puits. Mon mouvement dérange à peine le flot de Tinkerbelles dont les sens aiguisés ajustent leur chemin en moins d'une milliseconde.

C'est un petit bonhomme, en autant que je puisse en juger par les spirales de couleurs, primaires et sans nuances, de son *jumpsuit* et de la balle qu'il tient, d'un rouge vif qui agresse l'œil. Les parents, de nos jours, ne lésinent pas sur l'identification genrée, en réaction à des décennies de vague trans/hermo.

Sa main gauche disparaît dans celle d'un colosse barbu, son père ou un oncle presque aussi velu que moi.

Environ huit ans. Cheveux raides, blond platine. Le teint hâlé au soleil du vieux monde. Des yeux plus grands que nature, bleu foncé. (Clairement une priorité sur la liste de souhaits génétiques : il ne faudrait pas que des petits gars durs promènent sur le monde un regard azur.)

Son odeur d'enfant, ce mélange de savon, d'urine mal essuyée et de tissu neuf, me repose du coton teinté de sueur et des parfums piquants des adultes. Le paysage olfactif est teinté par le désinfectant citronné libéré par le tapis du vestibule d'entrée qui capture les poussières des semelles. Pas un grain de sable de l'extérieur n'entre sous le dôme, pour préserver l'immunité des plantes.

Les yeux écarquillés de l'enfant suivent le flot doré qui s'élève du puits. La colline artificielle du kiosque offre une vue imprenable sur les cultures parcourues par des sentiers de sable orange.

Les adultes aussi regardent — femmes en longues robes et coulantes chevelures hommes baraqués comme des lutteurs et barbus comme les coureurs des bois d'une époque pré-techno. Les mâles cultivent une expression d'indifférence amusée, mais une étincelle de plaisir pétille dans leurs prunelles.

— Est-ce qu'elles donnent du miel? demande le garçon qui me dévore des yeux.

C'est sans doute mon uniforme, qui l'intrigue, une combinaison bleue à manches courtes ajustée à ma morphologie. Ou bien ce sont les lunettes rondes à monture dorée qui pendent à mon cou.

Je jette un regard à travers les fenêtres de la grosse pastille de béton qui sert de kiosque d'accueil.

Pas de Mellune.

C'est normalement elle qui répond aux questions. Elle a dû s'attarder au sous-sol, à vérifier la charge des Tinkerbelles.

(À l'origine, la « ruche » se trouvait au laboratoire. Mais comme nos butineuses fascinaient les touristes, on a aménagé le point de sortie près du kiosque, histoire de leur en mettre plein la vue.)

— Non, dis-je. Elles recueillent le pollen pour le distribuer aux autres fleurs.

Ma voix grasseye un peu par rapport à un timbre humain, conséquence de mes cordes vocales retouchées.

— Allons, Nathan, ne dérange pas le gorille! s'impatiente le père/oncle/quelconque.

Son regard croise le mien en un transit rapide avant de se river à la tête blonde de son rejeton. Le *cis-het* barbu est conscient de la distance biologique infranchissable entre nos espèces.

Je lui souris poliment, sans trop exposer mes crocs.

Je n'ai aucune honte d'être un primate augmenté. Je possède ma citoyenneté, un nom dont je suis fier, un boulot que j'aime, une vue parfaite.

Qu'est-ce que je peux vouloir de plus?

~

AU-DESSUS DE NOUS, l'essaim se subdivise avec une précision mathématique, une grande fractale aérienne qui touchera chaque fleur de la section visée. Chaque pollinisatrice suit des règles de distance minimale, consciente en tout temps de la position de ses six plus proches voisines.

Nathan plisse les yeux.

— Ce sont des robots ou des abeilles?

J'ai envie de grogner comme mes lointains ancêtres. Ils ont dû bouder le documentaire projeté dans le kiosque.

— Un peu des deux, dis-je.

Une Tinkerbelle est une chimère d'abeille et de libellule —son abdomen allongé très pratique pour y loger les piles— avec un cerveau bio bourré de matière *mixte*, un bijou de programmation neuronale.

Ça fait trois ans martiens qu'elles s'activent aux récoltes du verger; la ville d'Élysée mange à sa faim. Les pommiers sont trop jeunes pour porter fruit, mais les oignons, les courges et l'huile de tournesol ont la cote. Rien à envier aux fourmis frites de la Grande Vallée!

Nathan tire le bras de son père, une main tendue vers le flot d'ailes dorées.

— Je peux en avoir une? demande-t-il.

Une Tinkerbelle est si délicate qu'en attraper une entre ses doigts peut crochir ses antennes ou briser ses ailes. Ou égratigner ses yeux à facettes capable de capter tout le spectre des infrarouges aux ultraviolets.

Une boule de douleur enfle au niveau de mes vertèbres lombaires. La position debout fatigue ma colonne incurvée, conçue pour circuler à quatre pattes. Pour masquer mon inconfort, je roule les épaules sous ma veste extensible.

— Le documentaire offre de meilleures images, dis-je.

Vraiment, ce groupe a sauté la présentation!

— Pourquoi ne pas employer de vraies abeilles? demande la femme à côté du barbu.

J'assume que c'est la mère du garçonnet: blonde, grande, mince, visiblement capable d'allaiter dix nouveau-nés et d'en engendrer dix autres. Des effluves d'un parfum de musc mêlé avec des adjuvant méthylés me titillent les narines. Sa peau décolorée contraste avec des lèvres rouge pomme gonflées à bloc et des cils tellement longs que

dans ma tête ils font *floup-floup*).

— Les reines *Apis* n'ont pas survécu au voyage, dit Mellune.

Occupé que j'étais par les cils et le parfum de la mère, je ne l'ai pas entendue arriver.

Mellune Rivard marche comme une fourmi sans faire crisser les grains de sable qui tapissent les chemins de promenade.

(Vu de haut, ces chemins du verger composent les nervures d'une feuille stylisée, le logo du consortium auquel je dois mon boulot. La colline du kiosque est au bas de la nervure centrale, le labo au sommet.)

Les yeux du barbu balaient Mellune, des cheveux en bataille aux sandales poussiéreuses, en passant par l'uniforme froissé. Son évaluation se déroule en un quart de pet avant qu'il ne reporte son attention sur sa gracieuse compagne. Il se croit discret, mais rien n'échappe à des rétines optimisées pour suivre le vol des Tinkerbelles.

Ce genre de cis-het me hérisse le poil.

Vous pourriez croire qu'après trois ans, je me serais habitué à ces entourloupettes sexuées. Pas du tout. Ça doit être sa composante trop généreuse de mâle alpha qui réagit avec la mienne.

Je possède la testostérone qu'il faut pour muscler ma charpente, sauf que la circuiterie de mon cerveau a été redirigée vers la lecture plutôt que vers la luxure.

Vu mon gabarit peu négligeable, ça vaut mieux.

Un blond tout aussi baraqué mais avec une barbe plus fine détourne son regard de ma collègue, ses pouces vautrés sous une ceinture noire avec une boucle en faux-argent. Mellune pivote pour observer la dispersion de l'essaim. Elle fait de son mieux pour masquer sa déception, mais ses lèvres déjà minces disparaissent en un pli amer.

Ce blond aux pommettes saillantes et aux yeux de glace éclate de virilité nordique; impossible qu'il n'ait pas accroché l'œil d'une femme conditionnée à rechercher les grands mâles alpha.

La mère de Nathan survole Mellune du regard, sans rien trouver de menaçant. Ses cils battent la chamade pour masquer son soulagement.

— Vous (*floup-floup-floup*) n'avez pas fait venir d'autres abeilles? demande-t-elle, habituée à résoudre les petits problèmes de l'abondance.

Ployant sous le poids du regard, Mellune fixe le sol, ses mains osseuses enfoncées dans ses poches de pantalon.

— Non, répond-elle à ses sandales.

Le barbu mâchonne un commentaire, libérant une haleine de sandwich au simili-jambon et moutarde.

— On ne peut pas les cloner?

Sa voix de basse témoigne de cordes vocales trop allongées. Sa paire de parents ne voulait laisser planer aucun doute sur son identité sexuelle.

— Les clones ne tiennent pas la route, dis-je.

J'ai fait un effort pour ne pas laisser percer mon irritation. Ce ne sont pas juste ses relents de testostérone qui m'agacent; l'explication du problème des abeilles est bien plus complexe.

Sur la Terre, les abeilles ne sont plus assez nombreuses pour rebâtir les populations d'antan, même après que les gouvernements aient forcé les compagnies à cesser l'épandage de néonicotinoïdes.

Le tiers des légumes et des fruits dépendent de ces industrieux hyménoptères, déjà menacés par les frelons asiatiques et des hordes de parasites. Quant aux populations de papillons (les monarques et les espèces moins royales), elles défoncent un nouveau plancher, année après année…

Pour enrayer leur déclin des abeilles, des ruches ont éclos sur les toits des villes, des jardins se sont multipliés, mais les résultats positifs se font attendre. Pendant longtemps, les espoirs ont reposé sur un croisement avec des abeilles africaines (lesquelles, défendant leur nid avec un zèle excessif, ont vite gagné le surnom d'abeilles tueuses). Hélas, l'agressivité n'améliore pas la résistance; les populations croisées se sont mises à chuter, elles aussi.

Un problème ne vient jamais seul : les tentatives d'exporter nos industrieuses *Apis mellifera* pour féconder les tristes champs de Mars ont fait plouf.

Mellune croit à un défaut dans la conservation des nymphes de reines qui n'ont jamais pu éclore. Je soupçonne que trois ans de réfrigération et de bombardement cosmique dans une barge poussive ont affecté les fragiles organismes. La compagnie de transport a juré par les grands dieux qu'elle n'était pas responsable.

Entretemps, des compagnies regroupées ont joué des coudes et des gènes pour concocter les Tinkerbelles. Malgré des résultats encourageants en labo, les gouvernements terrestres se sont montrés frileux. Il faut dire que le consortium loue ses petites fées à prix d'or…

Par contre, exporter des butineuses artificielles vers la Planète Rouge a paru acceptable: la colonie au sud de la plaine d'Élysée n'a pas lésiné sur les dépenses pour ériger le verger sous dôme. Lequel s'est vite rentabilisé.

Sur un monde stérile, un si grand espace vert attire les visiteurs comme un aimant la limaille. Un kiosque d'accueil, deux ou trois précautions et *voilà!*

Revenus touristiques assurés.

~

LE GARÇON SCRUTE l'espace au-dessus des champs, ses mains étreignant la balle rouge.

— Je ne les vois plus, dit-il.

— Elles sont en train de butiner, réplique Mellune d'une voix tendue qui dissimule son irritation.

Les visiteurs s'éloignent dans le sentier du secteur A, entre les ombelles blanches des oignons et les étoiles jaunes des courges. Mellune suit du regard le torse en V du blond nordique.

Le petit Nathan traîne derrière. Mon physique à moi, tout à fait esthétique pour un primate, l'intrigue.

Deux belles notes de soprano, *Na-than*! le tirent de son observation. Le garçon détale pour rejoindre sa mère. En courant, il lance la balle en l'air, devant lui. Le point rouge décrit une parabole qui se termine sans erreur entre ses mains.

Si j'en étais capable, je sifflerais d'admiration.

C'est peut-être un enfant-Mozart, un surdoué façonné sur mesure, nanti d'une coordination parfaite. J'espère que ses parents ont mis la pédale douce sur ses caractéristiques sexuées, parce qu'un adulte-Mozart mal programmé se montre plus génital que génial.

Mellune observe le groupe de loin. Ses poings forment des bosses éloquentes dans ses pantalons. Mais aucune poche n'est assez profonde pour y enfouir toute la haine et le mépris qui la font trembler.

Presque tous les cis-hets se détournent d'elle.

~

UNE SILHOUETTE DE GARÇON MANQUÉ.

Une bouche trop grande, un menton en retrait, un front fuyant caché sous une frange de cheveux secs dont les pointes fourchent avant d'atteindre ses épaules. (Les cheveux, comme les poils, traînent partout. J'en ramasse quand personne ne regarde.)

Il m'a fallu étudier des centaines de portraits pour comprendre que ma collègue souffre d'un complexe d'infériorité esthétique. Par réaction, Mellune rejette son corps de toutes les façons possibles.

Peigne, parfum, poudres : poubelle.

Pourtant, il subsiste chez elle une attitude mentale genrée programmée à sa conception par des parents nostalgiques. La seule façon dont je m'explique la situation, c'est que les parents avaient raté un paiement sur les modifications physiques de l'œuf.

Papa et Maman avaient hérité d'une petite fille esthète, coquette et… *moche*.

Moche pour eux. Moi, je ne suis pas de cet avis.

Le dos de Mellune tressaille comme si elle avait senti mon regard s'alourdir sur elle. Avant qu'elle n'achève de se retourner, j'ai l'heureux réflexe de baisser les yeux sur mon carnet de pollinisation ouvert.

— Tu me regardais encore, Billy, qu'elle dit d'une voix éteinte.

Son menton s'est contracté en un nuage de points.

Comment a-t-elle deviné? Les chiffres flous notés ce matin me révèlent mon erreur. Je referme le carnet avec un *clap* sonore.

Ma vue, excellente pour suivre de loin les péripéties des Tinkerbelles et les courbes inexistantes de Mellune, ne vaut rien de près. J'aurais dû chausser les lunettes de lecture qui pendent à mon cou. Elles se collent parfaitement sur l'aimant logé au milieu de mon arcade sourcilière.

Elle pousse un soupir empreint de lassitude. Conditionnée avant sa naissance à réagir en bonne cis-het, Mellune accepte mal l'expression de mon intérêt envers elle.

— Tu penses vraiment à moi? demande-t-elle, du même ton désabusé.

Mon cerveau, qui remplirait la moitié de son crâne à elle, renferme suffisamment de connections pour étendre mon vocabulaire. Je ne suis pas Einstein, mais je sais lire : dans les livres de psycho-pop, dans les comportements, dans les gestes, dans les voix, dans les odeurs corporelles.

Celle, empreinte de terre et de sueur, qui se dégage de Mellune; cette eau salée qui menace au coin de ses yeux, les poings qui tendent le tissu de fibres recyclées mille fois, tout cela me parle.

Un gorille, pour ma collègue, c'est le fond du baril. La preuve ultime que jamais un humain ne s'intéressera à elle, la marque au fer rouge de citoyenne de *Loser Town*.

En plus, un gorille sans salaire!

Je suis logé et (fort bien) nourri, mais lié par servitude au consortium qui m'a acheté et payé ma formation technique. C'est la même société qui exploite le brevet des Tinkerbelles mis au point après la débâcle des populations d'abeilles.

~

MELLUNE ATTEND UNE RÉPONSE, ses yeux bruns résignés.

Il y a une chose qu'un gorille, même un avec un vocabulaire de 24 000 mots et 900 idéogrammes chinois, ne peut pas faire : mentir. Je peux taire des trucs désagréables, mais pas répondre le contraire de ce que je pense.

Rester muet confirmerait à Mellune qu'elle ne vaut pas la peine que je lui réponde. Son estime de soi joue au ping-pong et gare aux coups de raquette!

(Je lui ai prêté l'an dernier un de mes ouvrages de psycho-pop. Je croyais que les explications écrites lui remonteraient le moral. Pas tout à fait. Ses doutes relèvent la tête comme une marmotte qui se pointe hors de son trou en février.)

Alors, je mets dans ma réponse autant de délicatesse que lorsque je retire une pile vide de l'abdomen translucide d'une Tinkerbelle.

— Oui.

Comme j'ai mis trop de délicatesse dans ma voix, ça sort comme un «*voui*» un tantinet pervers. Elle se secoue, sans que je sache si c'est un bon ou mauvais signe.

— Tu ne comprends pas, dit-elle. Je ne peux pas.

Sa voix rauque semble monter du fond de sa gorge.

Mon demi-cerveau retourne sa déclaration comme un gant : *Si, je comprends,* et *si, tu peux.*

Elle pose ses mains sur ses cheveux et les abaisse sur son visage.

— Avec ma tête en boule de quille, j'ai l'air d'un *i*.

Mes épaules se contractent.

L'idiot qui l'a traitée de « boule de quille » dans son dos…

Ce jour-là, je suis passé à deux doigts de lancer mon conditionnement par le hublot et d'aplatir le bonhomme à coups de poing.

Mais j'aurais perdu à coup sûr mon boulot avec ses avantages sociaux et ma retraite, sans parler de ma citoyenneté. J'ai laissé passer.

Je le regrette encore.

— Alors, t'es ma boule de quille favorite.

Les mains de Mellune quittent son visage ruisselant. Des fois, ma grande gueule de primate jacte trop vite, alors que son ego est fragile comme l'aile diaphane d'une Tinkerbelle.

Ses poings émergent de ses poches et se décrispent comme des fleurs. Puis, un sourire étire ses lèvres pâles.

Un sourire pas contrefait du tout.

Parce que ses parents avaient aussi pigé dans les codes génétiques pour verser en elle un surplus de douceur et de docilité, histoire d'équilibrer la coquetterie. Mellune l'agri-technicienne est serviable, dévouée, aimable au possible.

Elle ravale ses larmes et s'éloigne sur le chemin principal, entre les petits légumes du secteur A et les pommiers du secteur B qui grandissent et produiront, bientôt j'espère, des pommes bien rouges.

Plus loin, le petit Nathan chante, assez fort pour que je l'entende.

Un mille à pied, ça use, ça use…

Un mille à pied, ça use les souliers!

Il n'y a pas que la marche qui use.

~

MELLUNE N'EST PAS SOTTE. Elle sait qu'on lui a alloué juste ce qu'il faut d'intelligence pour apprendre un métier en attendant un bon mari cis-het.

Mais voilà, le mari ne s'est jamais matérialisé.

Sa famille l'a blâmée.

Elle s'est blâmée.

Chaque journée à voir les femmes de son âge agrandir leur famille et aménager leur nid douillet la mordait au sang.

— Je manque tellement de courage, Billy, a-t-elle conclu après m'avoir conté son histoire.

(Le jour de la *boule-de-quille*.)

— T'as eu le courage de te tirer de ce milieu toxique.

J'aime ce mot, *toxique*, pour décrire un milieu comme un fruit empoisonné. Ça me parle. En trois années martiennes, j'ai fait le plein de références psychologiques.

Mellune a fui la Terre pour se libérer de sa famille, du carcan des attentes. Mais elle n'a pas pu briser les barreaux de sa cage mentale.

À son deuxième mois au verger, du temps où elle se coiffait et cachait ses taches de rousseur sous du maquillage, un beau type alpha-alpha lui a témoigné de l'intérêt lors d'une sortie en ville.

Mellune a cru que sa route prenait enfin un bon tournant : sa gentillesse, sa douceur et tout le tralala remplirait un foyer d'affection et de bébés…

Le cis-het lui a appris « les choses de l'amour » dans un hôtel de troisième catégorie d'Élysée, en lui laissant un œil au beurre noir comme pourboire.

(ÉVIDEMMENT, dans ce temps, j'étais un très jeune Augmenté en formation à l'Académie Doolittle. Je n'avais même pas entrepris le long voyage avec un chargement de butineuses synthétiques.)

Après cette douloureuse expérience, Mélusine « Mellune » Rivard a jeté sa trousse de maquillage aux poubelles. Elle a aussi laissé tomber son appartement en ville et dort sur un lit pliant, au labo.

~

LE NUAGE de Tinkerbelles s'est dissipé.

Le trio familial a atteint le bout du sentier touristique, qui couvre le huitième de l'aire cultivée. Au bout du secteur C, bien en vue du kiosque, on a aménagé un promontoire tapissé d'herbe rase, histoire de laisser les enfants jouer et les adultes s'assoir et admirer le paysage.

Il y a une table et quelques chaises déjà occupées par les femmes. Les types barbus restent debout. Un paradoxe curieux, ils préfèrent contempler le désert beige hors du luxuriant verger.

La silhouette filiforme de ma collègue a atteint la moitié de la distance. Elle se penche pour lire l'écran d'une borne d'arrosage. Elle dévisse le couvercle pour faire un diagnostic.

Une jupe d'eau se matérialise, lui arrachant un cri de surprise.

Le jet gaspille la moitié du liquide sur le sable sec du chemin. Les butineuses s'écartent vivement du jet pour préserver leurs ailes délicates. Mellune revisse le couvercle, ses pantalons arborant une ligne sombre.

Encore un truc à réparer!

Si ses idiots de parents n'avaient pas loupé la dernière traite pour son physique, elle ne travaillerait pas ici.

Elle serait sur Terre, avec un mari cis-het et une fournée d'enfants au génome soigneusement paramétré. Elle aurait des lèvres pulpeuses, des cheveux abondants, des cils *floup-floup*, un parfum capiteux, un capital non négligeable. Comme la mère de Nathan.

D'un coup, je frémis. C'est un tressaillement de mon cerveau, soigneusement paramétré lui aussi.

J'aime plus cette Mellune-ci que l'imaginaire, la parfaite.

~

LES GRANDES FLEURS de tournesol ne pivotent pas pour suivre la course du soleil trop distant. C'est un jeu intellectuel pour moi de trouver le centre exact de leur section de verger, où les capitules s'épanouissent à l'horizontale sous une puissante lampe au tungstène fixée aux armatures.

Je consulte mon carnet et sourcille en voyant l'heure. Le nuage de Tinkerbelles ne s'est pas encore reformé.

D'habitude, ça leur prend à peine vingt minutes pour butiner un champ. Elles auraient dû se regrouper et retourner en trombe dans leur ruche souterraine, à coller leur abdomen sur le bloc-chargeur, tandis que leur partie biologique métabolise le suc aspiré.

J'ai rejoint Mellune à la limite des champs C et D, entre les ombelles blanches des oignons et le vert pâle des pousses de carotte. Nos ombres dédoublées par les lampes sont accompagnées d'une autre, spectrale, produite par le soleil qui traverse le ciel rosé.

— Billy, dit-elle. Là.

Je suis son regard. Une Tinkerbelle gît au sol, ses ailes frémissent.

Et une autre.

— Qu'est-ce qui leur arrive? On a oublié de les charger?

Elle se mord la lèvre, un réflexe de culpabilité qui refait surface comme une marmotte qui cherche en vain son ombre, ou une taupe dans un jeu de *whack-a-mole*.

— Non, dis-je. Nous les avons chargées ce matin.

Utilisation stratégique du *nous* pour partager la responsabilité. Je sais, en fait, que Mellune les a chargées correctement.

Ma demi-portion de cerveau, libre du poids des attentes, des doutes ou de la honte, conserve une meilleure mémoire des détails.

Je pousse d'un doigt mes lunettes de lecture pour les coller à mon aimant. Les lentilles rondes à monture dorée jurent avec ma physionomie de primate, mais c'est une des petites choses qui font sourire Mellune.

Je saisis la chimère entre mon pouce et mon index et la pose sur l'écran au recto de mon calepin. Quand son abdomen entre en contact avec la surface, le courant qui s'inscrit confirme que les piles à l'intérieur sont pleines. Le problème ne vient pas de là.

J'examine la pollinisatrice. Ses antennes s'agitent en petits cercles

pas coordonnés du tout. Sa langue se déroule, une spirale couverte de suc. Les coussinets de ses pattes sont chargés de poudre jaune.

— Elle a l'air en bon état, constate Mellune.

Cette Tinkerbelle a réalisé la première moitié de sa mission, soit la récolte de pollen. Pourquoi est-elle tombée raide avant d'entreprendre la deuxième partie?

Avec ma vue affinée, j'en compte des centaines éparses sur le chemin. J'imagine le petit garçon qui se penche pour en ramasser, sa curiosité enfin satisfaite.

Nous traversons le verger à pas rapides vers le laboratoire. Nos cerveaux, le complet et le demi, roulent à plein régime pour égrener les hypothèses. (Faire venir un superviseur, si tôt, se refléterait mal sur nos feuilles de performance.)

Première hypothèse, une défaillance biologique.

— La première fois en trois ans? fait Mellune qui déverrouille la porte.

Nos butineuses avaient été adaptées à toute la microflore humaine et animale, vaccinées, en quelque sorte. Je dépose les Tinkerbelles ramassées en chemin dans des cloches de verre.

— Ça peut arriver, dis-je en rabattant les couvercles. Regarde le cas des fourmis de la Vallée.

Les fourmis frites se sont rapidement hissées au sommet de la gastronomie martienne. Mais la population de fourmis noires, pourtant élevées depuis une décennie, s'est affaissée d'un coup l'an dernier. On évoque une exposition accidentelle à un facteur nettoyant trop agressif, mais ça peut être l'œuvre d'un virus sciemment introduit pour cibler l'organisme.

— Et si c'était un autre type d'infection? dit Mellune, en mettant sous tension le microscope du labo, gros comme un bébé mammouth.

Deuxième hypothèse, une défaillance cybernétique qui chamboule le comportement des Tinkerbelles. Leur cerveau *mixte* a été optimisé pour des instructions simples : aspirer le suc des fleurs, se barbouiller de pollen, voler à une distance de plus de vingt mètres. Ce qui évite l'autofécondation si les Tinkerbelles butinent les fleurs d'un même pommier.

— Pour faire tomber nos récoltes, dis-je, en retirant une Tinkerbelle de son pot.

Bien à regret, je détache les piles de son abdomen. Elle cesse de

s'agiter.

L'essor économique de notre parcelle a fait des jaloux dans la Vallée. Même entre des villes distantes de milliers de kilomètres, des rivalités perdurent. Mon atavisme amateur d'arbres et de verdure humide me souffle que ces grands déserts martiens dépriment les habitants à la longue.

Mellune interrompt mes réflexions.

— On a un autre problème. Si nos touristes sortent avec des Tinkerbelles infectées sur eux…

Ma paume a pressé le gros bouton rouge avant qu'elle ne termine la phrase. En cas de pépin, isoler le dôme contaminé est la priorité.

— On va devoir aviser les patrons, dit-elle.

Sa voix s'étrangle.

Encore la culpabilité qui sort sa tête du trou!

— Te frappe pas, Mellune, personne ne va nous virer. Nous sommes les plus qualifiés pour faire face au problème.

(Paf! Retourne dans ton trou, sale bête!)

À travers la fenêtre du labo, j'aperçois les touristes assemblés devant l'entrée du tunnel qui relie notre dôme agricole à la ville d'Élisée. La grande porte s'est soudée.

— Ça va nous retomber sur le nez, dit Mellune.

Sa tête ploie sous un nouvel assaut de culpabilité.

— Et alors? Ça va prendre aux patrons au moins une année pour nous expédier leurs experts. D'ici-là, nous disposons d'une certaine autonomie.

— Il va falloir expliquer ça aux visiteurs…, gémit Mellune, en agrippant une paire de gants.

Elle est si nerveuse qu'elle s'emmêle les doigts en les enfilant.

— Je m'en charge. Toi, tu es la meilleure pour l'analyse.

(Re-paf!)

~

MELLUNE A DISPOSÉ la butineuse sur une lame. Ses mains volètent au-dessus des baguettes de contrôle du microscope-mammouth, dictant les notes à mesure.

Quand elle s'absorbe dans une tâche précise, on dirait que toutes les marmottes de culpabilité s'endorment au fond de leur terrier.

Je la quitte, sans ajouter un mot (ce qui l'aurait confortée si elle n'était déjà si absorbée). Je *sais* qu'elle va trouver la cause. Si un idiot a introduit un virus ou une bactérie nouvelle qui s'attaque aux chimères, on a le mammouth pour l'identifier. Mellune possède l'intelligence pour remédier à la situation.

Quant à moi, je vais devoir piger dans ma diplomatie naturelle pour calmer mon groupe de touristes.

Je me mets à quatre pattes et trotte comme un vrai gorille forestier dans leur direction.

≈

QUAND J'ARRIVE, les hommes gueulent devant la porte du tunnel qui reste indifférente à leurs injures. Les plus virils tentent de la convaincre de s'ouvrir à coups de poing.

Les dames se sont retirées dans le kiosque d'accueil. Nathan, tiraillé entre deux loyautés, se tient devant la porte du kiosque, quelque chose entre ses mains.

Je me redresse de toute ma hauteur, étirant ma veste plissée. Puis je sors mon vocabulaire des grandes occasions.

— Messieurs, veuillez excuser ce contretemps indépendant de notre volonté, dis-je. Il y a des rafraîchissements à l'intérieur, offerts par la maison.

Les cis-hets se consultent du regard. Ils ont beau être conditionnés alpha-alpha, ils ne font pas le poids devant un gorille adulte.

Le père de Nathan obtempère en premier, presque sans voir son fils. Le grand blond à la ceinture noire lui emboîte le pas, suivi des autres.

≈

ALORS QUE JE me tourne pour rejoindre le groupe dans le kiosque (et biffer les paiements aux machines de la cantine), la voix de Mellune jaillit de mon bracelet-blabla.

— Billy! Je, j'ai trouvé.

Sa voix contient un chevrotement de nervosité.

— Et alors?

— La matière mixte de leur cerveau est attaquée par une variété de

nanos qui grignotent les liaisons neuronales.

Des nanosaboteurs. Ces saletés relâchées dans l'air ont à peine pris une demi-heure pour s'attacher au talon d'Achille des Tinkerbelles. La matière *mixte* qui compose le cerveau des butineuses cyborgs est une appétissante soupe de polymères et de sucres qui favorise la réplication de ces parasites.

Je sens le poil se raidir sur ma nuque.

On sous-estime la vitesse de propagation des gaz dans un grand volume. Les nanosaboteurs doivent grouiller dans mes poumons en ce moment.

Je me calme en me rappelant que la surspécialisation de ces bestioles les empêche de me dévorer tout cru. Le concepteur à l'origine des bestioles devait posséder de l'information pointue pour cibler les Tinkerbelles.

Un concurrent avec des agents sur place? Ou bien, un de ces touristes?

— Billy?

— Oui?

— Les butineuses sous cloche sont devenues excitées. Il vaut mieux vous mettre tous à l'abri.

Je m'accorde une tape dans le dos psychologique.

— Déjà fait! dis-je. Y'a une parade?

— Je consulte les banques du mammouth. Si le modèle qui attaque nos butineuses figure sur la liste, on a ce qu'il faut ici pour concocter un remède. Sinon, si c'est un truc inédit…

Elle n'a pas besoin de terminer. Si on ne trouve pas, on perd la totalité des butineuses, et la récolte.

Et nos boulots : parce que des saboteurs dormants dans nos systèmes ne demanderont pas mieux que de déguster d'autre matière *mixte* dès qu'on nous confiera de nouvelles Tinkerbelles.

Je me prends à me demander si les abeilles bio n'auraient pas subi le même assaut, leur cerveau attaqué par un virus au génome soigneusement ficelé. (Si c'est le cas, le consortium attend que les dernières abeilles tombent comme des mouches pour acculer les agriculteurs et leurs gouvernements au mur.)

— Monsieur Billy?

Je me tourne vers la voix. Le petit Nathan me tend ses deux paumes remplies d'or agonisant. Les ailes vibrent et les pattes enduites

de pollen gigotent, mais la coordination fait défaut.

— Pourquoi elles meurent? demande le garçon, ses yeux brillants de larmes.

Sa balle rose dépasse de la poche de son *jumpsuit*.

— Elles ne sont pas mortes, juste malades.

Je lui prends le fardeau d'ailes dorées pour les déposer en bordure du sentier.

— C'est ma faute, n'est-ce pas? demande Nathan.

Des marmottes de culpabilité s'agitent derrière ses yeux sombres. Serait-ce lui, l'agent? Si je suis un augmenté, les enfants-Mozart le sont aussi. Des génies de l'espionnage dont personne ne se méfie…

Une larme roule et tombe sur son gilet. Une marmotte qui a jailli de son trou.

Non. Pas un enfant-Mozart.

Un petit garçon incertain, même si la programmation de son génome promet un sportif doté d'une superbe coordination avec une balle. Je m'accroupis, arrondissant avec délice mon dos trop sollicité.

— Allons, tu n'as rien fait de mal, dis-je, en haussant mes arcades sourcilières dans une expression que j'espère rassurante.

(Paf!)

— Si, renifle-t-il.

— Pourquoi?

Il fixe la pointe de ses chaussures de cuir authentique.

— Je ne peux pas le dire.

Soudain, il file vers le kiosque. Quelque chose tombe de sa poche en chemin. Mes doigts se referment sur sa petite balle.

Autour de moi, des Tinkerbelles ont quitté leur immobilité. Elles s'envolent dans tous les sens, se heurtant —et me heurtant — dans des micro-collisions spectaculaires. Privées de coordination, leur destruction est assurée.

Je cours vers le kiosque, mes bras protégeant mes yeux. J'espère que Mellune va trouver quelque chose.

~

LES TYPES DÉGUSTENT du faux café servi par les distributrices, aussi noir et amer que le vrai (qui est hors de prix). Cette fois, ils n'ont pas le choix que de regarder le documentaire sur les Tinkerbelles, eux

debout devant le comptoir, leurs épouses et enfants prometteurs assis sur les rangs avant. J'ai encore la balle dans la main.

Je ne vois pas Nathan. Il doit être parti aux toilettes.

Les barbus se concurrencent, campés sur leurs pattes après une longue promenade. Celui qui cédera à la fatigue et s'accoudera au comptoir, ou qui rejoindra les femmes sur les bancs, perdra du prestige. N'ayant pas de testostérone en excès, je m'assois sur mon séant.

Je connais le documentaire par cœur, aussi mon regard navigue parmi les humains. Je note que Nathan n'est toujours pas revenu du petit coin. Les marmottes de culpabilité doivent être en train de le ronger sur le bol.

Je m'approche des trois portes réglementaires. Des sanglots résonnent derrière la porte centrale, celle réservée aux hermos/trans/augmentés.

— Nathan, que je souffle. Ça va?

(Je connais la réponse, mais l'engrenage d'une conversation n'a plus de secret pour moi.)

Un reniflement.

— Monsieur Billy? dit la petite voix. J'ai tellement de peine.

— Allons, ce n'est pas de ta faute.

(*Paf! Au trou!*)

— Au fait, j'ai ramassé ta balle.

— Ce n'est pas ma balle.

— Elle est à qui, alors? Ton père?

Une pause, assez longue pour laisser passer une famille de marmottes, puis : « je ne peux pas le dire ».

Je n'insiste pas et vais m'assoir près des grandes fenêtres, content de vivre dans le moment présent. Les hommes se balancent encore sur leurs talons en suivant le documentaire.

Pendant que la charmante jeune cis-het vante un avenir plein de prospérité, une Tinkerbelle posée sur son épaule bronzée, je fais machinalement rouler la boule rose, si pâle contre ma paume noire.

Là, mon demi-cerveau s'allume. Le drame se reconstitue dans mon esprit.

Le petit, trop confiant. La balle rouge, cadeau de son père qui a traversé les contrôles sanitaires du tunnel. Le secret à garder.

Nathan qui la lance en l'air, un futur joueur de baseball créant de

parfaites paraboles qui libèrent le contaminant.

La balle rose, jouet redevenu inoffensif. Pas de preuve, pas de trace moléculaire.

~

DEHORS, une tempête de paillettes d'or s'agite.

À travers les Tinkerbelles, j'aperçois une silhouette sortie de la bosse lointaine du labo. Elle tient une bonbonne à deux mains. Son pas décidé me laisse deviner que c'est la parade.

Je crois en Mellune, quand les marmottes du doute ne s'acharnent pas sur elle! J'ouvre mon blabla, tout content.

— T'as trouvé?

Sa voix tendue me parvient, avec un chuintement aigu d'air comprimé.

— Je crois, oui. J'espère qu'il n'est pas trop tard. Ça dépend du dosage initial.

Je traverse le kiosque et m'adresse au petit pictogramme de la porte centrale.

— Eh, Nathan, tu sais quoi? Ma collègue a trouvé un remède!

La curiosité, l'espoir ont raison des doutes.

Nathan pousse la porte. Quand il voit le nuage d'or à travers les grandes vitres, il met sa main dans ma paume.

Par chance, les types ont encore les yeux rivés sur la belle demoiselle à l'écran. L'orgueil les tient debout.

Non, il y en a un qui cède à la fatigue. Pas le père de Nathan que je tenais à l'œil. Le blond celtique. Pour masquer sa déconfiture, le type se dandine à demi-plié, comme si sa vessie était sur le point d'éclater. Sauf qu'il se dirige vers la porte d'entrée.

J'ai horreur des types qui pissent dehors; ils bousillent les proportions de phosphates dans le terreau.

La main de Nathan se raidit dans la mienne.

Son regard est braqué sur le blond. Dans mon demi-cerveau, l'hypothèse *toilette* s'efface.

— C'est lui qui t'a donné la balle?

Nathan hoche la tête, son menton rentré. Le bourdonnement des butineuses s'élève et s'éteint quand la porte se referme sur le saboteur.

— Reste ici.

Je m'élance, traverse la salle à quatre pattes, droit vers la porte. Deux ou trois Tinkerbelles étourdies par les intrus qui bataillent dans leur cervelle entrent alors que je passe.

~

DEHORS, le grand blond a ouvert sa ceinture et l'agite dans le nuage d'insectes comme un fouet. À travers mes yeux plissés, j'aperçois une poussière, rouge comme le ballon, qui s'en élève.

Misère. Cette poussière rouge pourrait être un nouveau contaminant. Ou une plus grosse dose du premier, histoire d'accélérer le travail de sape. La parade de Mellune ne vaudra rien sur des butineuses déjà mortes.

Je remplis mes poumons et expulse un *Halte!* à 90 décibels.

Toutefois, je doute que mon rugissement va convaincre le saboteur d'arrêter. Mes ancêtres au dos argenté ne donnaient pas dans la finesse. Je me jette vers le type.

À plus de 270 kilos, je ne crains pas grand-monde.

Le blond détale à angle droit du sentier principal. Je galope derrière lui parmi les ombelles blanches dressées des oignons. À quatre pattes, je le rattrape vite.

Mes bras sont tendus vers son col quand sa ceinture claque.

Comme un coup de fouet.

En quelques secondes, la boucle argentée a enflé pour devenir une boule métallique. Le grand type manie sa ceinture lestée comme un barbare de cinéma un fléau d'armes. Il frappe bas: masse et accélération fracassent ma jambe.

Tous mes manuels de psycho-pop ne peuvent atténuer la douleur atroce qui accompagne le craquement de mon tibia.

Je suis extra pour cogner, mais pourri pour éviter les coups.

Le barbare blond exhibe une force inattendue. La ceinture entière devait peser une vingtaine de kilos, facile à porter sur Mars. Ces kilos concentrés dans la masse anéantissent le poignet que j'ai levé pour protéger mon crâne.

Mon bracelet-blabla éclate en petites pièces. Je me roule en boule en écrasant les fragiles ombelles. Je rugis à plein poumons pour évacuer ma souffrance, et pour prévenir Mellune qu'un meurtrier fonce sur elle.

UN CRI aigu perce le bourdonnement douloureux dans mon crâne. Puis un autre, en écho.

Depuis sa position, Mellune a assisté à ma défaite. Sur la colline du kiosque, Nathan, sorti derrière moi, hurle de tous ses petits poumons.

— Papaaaaaaaaaaa!

Je me hisse sur mon bras valide.

Le blond court vers Mellune avec une légèreté trompeuse de films d'amour. Et elle, enracinée sur place comme une proie aveuglée par les phares de la voiture qui fonce sur elle!

Le désespoir m'étreint.

— Mellune, peux, pas, t'aider, que je gronde dans un filet de voix.

Tu dois sortir de ta cage mentale!

Elle cligne des yeux, comme si elle avait entendu ma pensée. Puis elle détale, piquant entre les rangs de tournesols plus hauts qu'elle.

Je suppute qu'elle veut semer le type, ce qui lui laisserait le temps d'atteindre ensuite le labo au bout du chemin. Mais ce blond est un cougar à la poursuite d'une gazelle. Sa ceinture-fléau fouette les grandes tiges qui s'affaissent de part et d'autre à chaque *clac!*

Même si Mellune a prévenu la police d'Élysée, personne n'arrivera à temps.

Dans ma tête, je vois sa pauvre boule de quille éclater sous l'impact de la masse.

Dans la réalité, l'image devient floue à cause des larmes. Un étourdissement me prend, et je retombe sur le dos, à fixer le ciel rose entre les armatures du dôme.

Le bourdonnement a gagné en densité. Les Tinkerbelles se rassemblent.

J'ignore si c'est un effet de la parade larguée par ma consœur. Très vite, l'essaim fort de ses millions tourne sur lui-même, une mini planète dorée qui flotte au-dessus de moi.

Les Tinkerbelles n'ont jamais fait cela. C'est contraire à leur conditionnement; en cours de pollinisation, elles doivent respecter des distances minimales entre elles, tout comme la règle des vingt mètres entre deux butinages.

Collées les unes aux autres, des milliers d'ailes et d'antennes se frôlent. C'est un miracle qu'il ne pleuve pas de fragments.

Dans leur cerveau, qui a gagné? Quel nouvel ordre a remplacé le chaos? Que contenait la ceinture?

Deux genoux ploient l'herbe à mes côtés. Un petit objet craque sous un genou: mes lunettes, détachées de mon cou pendant l'échauffourée.

Nathan?

Non. Son barbu de père, son visage découpé sous la planète bourdonnante. Ses yeux sombres luisent de larmes retenues, une émotion étrangère pour lui, mais qui le rend d'un coup plus sympathique.

Il parle, des mots peu familiers qui déboulent de sa gorge *–Je suis désolé-je ne savais pas-si j'avais remarqué plus tôt-mon pauvre petit gars…*

Nathan saute sur place derrière son père, agitant les bras.

— Papa, il va faire mal à la dame!

Le barbu se redresse pour plonger à son tour entre les tournesols bousculés. Je doute qu'il ait une quelconque chance de faire mieux que moi face au saboteur. Je retiens le héros par une cheville, avec ma main intacte.

Le bourdonnement des Tinkerbelles s'amplifie en un vrombissement. La giration des butineuses devient si rapide que l'illusion d'une planète solide est complète.

Mes poils se hérissent. Mon instinct me prévient d'un danger imminent. L'agent saboteur a pu turlupiner les sensations des Tinkerbelles, les convaincre que le sang humain se butine… Des cyber-butineuses assoiffées de sang, voilà un parfait prétexte pour clore le verger. Et si des touristes meurent lors de l'incident, encore mieux!

— Rentrez! que je râle, imaginant nos trois corps bien juteux visibles aux infrarouges. Elles sont devenues folles.

Le barbu lorgne le globe, les yeux plissés, puis le champ de tournesols où se déroule une poursuite invisible. Je le sens hésiter.

— Vous ne pouvez rien faire pour Mellune! que je crache.

C'est le plus proche d'un sanglot que ma gorge n'aie jamais émis.

Le petit Nathan, dévoré par les marmottes de culpabilité, a saisi la main de son paternel et tire. Vers la sécurité.

Je laisse aller la cheville du barbu.

Pendant ce temps, la planète foisonnante s'élève comme pour mieux fondre vers mon corps immobilisé.

Soudain, le sol gratte mon dos avec une force inattendue.

Le barbu a saisi mon bras intact et me tire hors du champ. Je replie mon avant-bras blessé pour réduire la douleur, mais ma patte cassée m'arrache des grognements qui se mêle aux ahanements de l'homme qui me traîne, malgré mon poids, vers le kiosque.

Les autres cis-hets déboulent la colline pour se porter à son aide. En un clin d'œil, Nathan, son père et moi sommes en sécurité à l'intérieur.

Et bien placés, hélas, pour observer la suite du drame.

~

LA PETITE SILHOUETTE de Mellune a débouché des tournesols pour courir sur le chemin orange entre les secteurs C et D. Son visage clignote un instant alors qu'elle se tourne vers le globe menaçant des Tinkerbelles… qui la suit!

Le blond explose du champ, sa ceinture-masse tournoyant au-dessus de lui.

La mère de Nathan mord ses jointures blanches.

Le saboteur est rendu à trois enjambées de Mellune lorsque celle-ci s'étale au sol, près d'une borne. La bonbonne de la parade roule, poussée par la force du gaz qui s'en échappe toujours.

A-t-elle fabriqué la bonne parade? me susurre une marmotte.

Je n'ai pas la force de l'assommer.

La masse a dû toucher Mellune, car elle ne bouge plus. Une de ses mains repose tout près de la borne, l'autre étreint une tablette.

Le type lève la masse pour l'achever, sous la planète des butineuses folles.

Une des femmes pousse un « non! » aspiré. À côté de moi, le barbu plaque sa paume sur les yeux de son fils.

Je veux fermer les yeux moi aussi, mais une loyauté stupide m'ordonne de capter jusqu'au bout la vie de Mellune Rivard.

Être avec elle, jusqu'à la dernière seconde.

~

CETTE DERNIÈRE SECONDE, la planète a explosé.

Avant que le masse n'achève son trajet vers la tête de Mellune, l'essaim fond en un clin d'œil sur le saboteur et le transforme en

primate couvert de fourrure dorée. Il crie à son tour alors que les Tinkerbelles le butinent.

La masse heurte le haut de la borne autour de laquelle Mellune vient de s'enrouler. Son corps est flou, comme à travers un rideau de larmes.

Pas les miennes. J'allume.

C'est un rideau d'eau qu'elle a déclenché, l'eau que les Tinkerbelles, avec tous leurs systèmes délicats, évitent. Les nanosaboteurs ont dû laisser intacte l'instruction d'auto préservation.

La borne arrosoir défectueuse produit une coupole fluide qui préserve ma collègue. Voilà ce qu'elle cherchait en courant, ma géniale consœur.

La masse tombée près d'elle redevient une boucle de ceinture.

~

L'ANTIDOTE A MIS PLUS d'une heure à renverser le sabotage.

C'est seulement quand les Tinkerbelles survivantes ont réintégré leur ruche sous la colline que nous avons osé sortir, moi appuyé sur deux cis-hets.

C'est seulement quand une Mellune mouillée a enfoui sa boule de quille contre mon épaule que j'ai senti arriver la fin du cauchemar.

Le saboteur gît au même endroit. Les abeilles artificielles n'ont pas de venin bien sûr, mais leur trompe aspire un faible volume de sang. Plus tard, le médecin-légiste comptera 40 079 piqûres sur son corps.

La parade diffusée a aussi agi sur nos organismes, éliminant les saboteurs cachés dans nos tissus gras. C'est ce qu'ont confirmé les cyborg-techniciens dépêchés sur les lieux, avec la police et les infirmiers.

~

AVANT DE REPARTIR, le père de Nathan s'approche de moi et de mes bandages.

— Désolé pour vos lunettes, dit-il.

Il serre ma main intacte, une poigne virile mais sans exagération. Comme Mellune, le cis-het a brassé sa cage mentale.

— Pas grave, que je réponds. Et merci.

Un sourire éclaire son visage de coureur des bois.

— Je m'appelle Jonathan Viau-Nguyen.

Le barbu porte un nom. Moi aussi, j'ai des barreaux de cage mentale à écarter…

— Très heureux, Jonathan. Je suis William Goodall-Fossey.

— Monsieur Billy?

Nathan n'a pas quitté Mellune depuis l'attaque.

— Vous avez encore mal? demande-t-il.

— Ça va très bien, mon gars. Tu reviendras quand on aura des pommes!

Il pose sa menotte dans ma paume grise.

Je la serre avec délicatesse.

Par-dessus sa tête, Mellune a souri. Un sourire si éclatant que la dernière marmotte du doute a replongé dans son trou.

Ceux qui ne comptent pas

L'HONORABLE MAÎTRE interprète Jilli Thengor Dane triture nerveusement les boules-dictées du transcripteur suspendu à son cou.

— Mais comment font-ils, ces zouaves?

Il faut lui pardonner de se mettre dans tous ses états. Le grand Dane a une totale confiance en l'infaillibilité de son transcripteur dernier cri. Hélas, notre vaillante expédition vient de frapper un nœud du genre gordien avec les curieux habitants du système Noria.

Le cargo *Trouble-Fête* qui nous a largués en orbite de la quatrième planète doit maintenant se trouver à des parsecs d'ici. Trop tard pour le rappeler, et puis, nous n'étions pas les seuls passagers à voyager dans ses larges soutes.

Notre premier contact avec les Pfuis avait pourtant bien commencé. Si toutes les missions pouvaient se dérouler comme celle-ci, les humains ne seraient pas en guerre avec deux voisins sur trois!

Ce qui a beaucoup aidé, c'est que les Pfuis ne s'étonnent de rien. Si le choc de notre entrée enflammée dans leur atmosphère violette les a émus, ils n'en ont rien laissé paraître.

Bon, rapide portrait de nos futurs partenaires : des humanoïdes élancés avec des membres souples. Une fourrure recouvre leurs corps, un duvet chatoyant qui traverse tous les tons du jaune au rose corail selon l'éclairage. Cela rend difficile l'identification des sexes sans les toucher, une pratique proscrite par le Traité des Bonnes Manières en Négociations.

Les Pfuis se déplacent sans pomper le sol de leurs talons comme nous. Ils ont plutôt l'air de danser, avec ces chevilles doubles. Nous aussi : le rapport masse-volume de ce monde nous fait sautiller joyeusement à 0.3 *g*.

Leur visage duveteux rappelle le nôtre, sauf pour le troisième œil qui brille comme un miroir argenté au milieu du front. Dessous, deux yeux, profonds et entièrement noirs, rehaussent le sens du mot impénétrable. Il est difficile de juger s'ils nous regardent vraiment.

Des plaques rousses couvrent leur tête et se gonflent comme un petit parasol quand le soleil tape dessus. Les Pfuis émettent principalement des sifflements suaves qui nous ont inspiré leur surnom. Nous sommes incapables de prononcer leur véritable nom. Une langue double (sans jeu de mots) permet aux Pfuis des articulations impossibles à imiter.

Enfin, ce ne sont pas des détails comme la longueur des griffes ou le nombre de tentacules qui nous énervent chez un futur partenaire. Nous sommes cependant soulagés que les Pfuis n'utilisent pas de vocabulaire olfactif. Lors de notre dernière mission, il fallait s'asperger copieusement de *Nuit Veloutée* avant de s'assoir à la table de négociations! Nos odeurs corporelles transportaient des épithètes impolies…

Comme nous, les Pfuis carburent à l'oxygène, mais leur organisme parcimonieux arrive à se satisfaire d'une concentration de quatre pour cent d'oxygène dans l'air. La luxuriante végétation qui règne sur Noria 4 ferait augmenter ce rapport, mais nous n'avons pas des millions d'années devant nous.

Je tâte la petite bosse sur mon cou: la bouche avide du ver incrusté sous ma peau retire les molécules d'oxygène de l'air ambiant qu'il casse pour les rendre assimilables par le sang au travers d'une membrane. La procédure court-circuite les poumons, laissant le cœur pomper un sang déjà enrichi.

Les généticiens qui ont mis cette bestiole au point peuvent se frotter les mains : plus besoin de trimballer de grosses bonbonnes et des masques peu seyants pour des négociateurs.

Les « respireurs » présentent aussi le gros avantage de couper court aux ronflements de nos voisins de tente. Au début, cela fait étrange d'essayer de s'endormir sans que notre respiration joue son rôle de métronome naturel, mais on s'y habitue vite.

Bon, avouons-le tout de suite : on ne nous a pas expédiés chez les Pfuis pour leurs trois beaux yeux.

Portrait en pied de notre équipe : Jilli Dane, notre chef, est un grand échalas nerveux à la crinière en bataille, comme il sied à un maître-traducteur de son calibre.

Deux assistantes grammaticales se chargent des ennuyeuses analyses lexicales : Oréo Piel, une vaporeuse nymphette des océans de Lierrus et moi, Nécronomica Nosfératu, un peu moins jeune mais non

moins superbe, originaire de Transsyl-2.

Les cerveaux du groupe, maintenant : Vazir Lhanmot, physicien renommé de l'Institut supérieur de Quintessence, rond et jubilant, et Jacynthe Fiorane, biologiste émérite, cent deux ans et toutes ses dents.

N'oublions pas les gros canons, les négociateurs attitrés : Mucho Dinero, expert commercial bien assis sur ses succès passés, et son assistant Dai Zopilan, fraîchement émoulu de l'École de Stratégie économique de l'Alliance. Notre trio linguistique se trouve techniquement sous leurs ordres, mais ils doivent attendre que nous ayons suffisamment dépatouillé le langage Pfui avant de partir le bal. Notre mission est d'initier avec les Pfuis des échanges profitables (pour nous).

Parce qu'ils en ont de la techno, ces doux cocos!

En observant de près le duvet, on peut y noter une circulation intensive de miniscules insectes pressés d'échapper à notre loupe. Ce ne sont pas des parasites, mais des nettoyeurs. On bave rien qu'à voir leurs cuves médicales, et leurs nacelles semi-conscientes qui glissent gracieusement d'une artère à l'autre de la ville végétale qui les abrite…

Et comment glissent-ils, ces gracieux véhicules? Grâce à une invention qui nous fait saliver depuis qu'on a mis les pieds sur la surface de ce monde. Des rails gravitiques!

Jusqu'à présent, le seul peuple qui maîtrisait les technologies gravitaires étaient les mystérieux Zoens avec lesquels nous sommes en brouille. Pas parlables, ceux-là, depuis l'affaire du four micro-ondes échangé contre leurs précieuses cellules gravitiques.

D'ailleurs, ils ne parlent pas beaucoup : dépourvus d'yeux et de langue, ces gros beignets à pédoncules perçoivent les attractions gravitationnelles et localisent aisément une masse, quelle que soit sa position. Par contre, les photons demeurent pour les Zoens un concept hautement abstrait qui divise encore leurs savants…

Si les Pfuis possèdent une perception directe des masses dans l'espace, ils ont aussi des yeux, un compromis qui nous a paru prometteur.

Puis, nous sommes tombés sur le hic.

Les Pfuis ne comptent pas.

~

AU SENS LITTÉRAL DU TERME. Impossible de dénicher quelque nombre que ce soit dans leur langage. Pas l'ombre d'une opération arithmétique dans leurs archives artistiquement engravées au cœur de cristaux verts. Écrits peu abondants, d'ailleurs; l'importance de préserver leur histoire pour les générations futures ne semble pas les avoir effleurés.

Notre chef négociateur a raison de se prendre la tête à deux mains : comment réussir un échange de technologie sans nombre?

Le concept du temps ne leur est pourtant pas inconnu. Nos recherches lexicales montrent que les Pfuis distinguent l'avant, le maintenant, l'après, le pendant et le « par-après-avant », un temps qui nous embête encore. Aucun appareil ne donne l'heure.

D'ailleurs, ils n'en ont pas, d'heure. Tous semblent savoir d'instinct à quel moment de la journée ils sont. Jacynthe Fiorane a émis l'hypothèse que le troisième œil d'un Pfui suivrait la course du soleil dans le ciel, même à travers les nuages.

Bredouille après neuf jours d'écoute et d'épluchage de mots, notre équipe se repose à l'ombre d'un parasol naturel doucement agité par la brise.

— Il faut trouver un point de comparaison, décide Dane.

Dinero cesse un moment de s'arracher des cheveux qui avaient déjà déserté.

— Mais comment comptent-ils leur fric? s'impatiente-il.

— Je doute qu'ils aient un mot pour cela, que je réponds. Je n'ai pas trouvé d'équivalent dans leurs archives.

Le négociateur me lance un regard irrité, comme à une jeune péronelle qui aurait lâché un rot au milieu d'un dîner de gala.

— C'est que vous n'avez pas assez cherché! lance-t-il, hautain.

— Ils doivent avoir des mathématiques cachées, intervient Dane pour calmer les esprits.

— Ça pourrait être une influence du champ magnétique de la planète qui rend leur cerveau réfractaire aux calculs!

Mon hypothèse spontanée fait s'esclaffer le physicien Lhanmot, suscitant des regards condescendants du reste de l'équipe. Je ne suis pas vraiment douée pour les sciences.

— Quelle ignorance! pique le jeune Zopilan.

J'aurais aimé me brancher sur mon module poésie et lui servir en alexandrins une réplique cinglante, mais la nouveauté de l'exploit s'est

érodée dans les premiers jours de mission.

À la place, je baisse les yeux sur mon écran. Je ne suis que seconde assistante grammaticale, autant dire la cinquième roue du char, et seulement certifiée en poésie.

Mes liens familiaux pèsent lourdement sur mes épaules. Papa avait dû graisser pas mal de pattes pour m'éloigner de l'oncle Nosferatu.

Pauvre oncle Nos! J'étais une épine à son pied…

— Allons, Nécro, c'est un détail, intervient Dane. On a troqué avec pire. L'important est de ne pas perdre de vue le trophée final. Nous avons encore soixante jours standards pour ratifier un accord de principe. Ce n'est pas un détail comme l'absence totale de tout nombre dans une culture qui va nous arrêter!

Un vrai meneur d'hommes (et de femmes), notre Jilli Dane. Oréo Piel boit ses paroles comme du jus de cerises noires.

— D'ailleurs, sourit Zopilan, cela peut jouer à notre avantage pour les échanges. S'ils ne savent pas compter…

Il se fait des dents de requins, déjà. Mais notre chef le rabroue.

— Je n'ai jamais laissé entendre que ce peuple ne savait pas compter. Regardez ce qu'ils ont bâti! L'absence de représentation formelle de chiffres dans le langage ne signifie rien. Qui nous dit qu'ils n'utilisent pas certaines lettres comme des nombres? Il faut trouver leurs concepts primordiaux.

— C'est simple, il suffit de compiler les mots les plus courants et nous trouverons les choses importantes! propose le jeune homme.

Là, il vient de piler dans mes plates-bandes, le cuistre!

— Inexact, dis-je sur un ton détaché. Si on enregistre nos conversations, qu'on classe et qu'on trie les mots par fréquence, les mots qui désignent les choses les plus importantes ne sont pas les plus utilisés. On trouverait en tête de liste des articles, certains adjectifs, puis des noms communs. Mais les concepts les plus élevés ou les plus importants ne sont pas employés à la légère.

— Je n'en crois rien! grogne-t-il.

— Êtes-vous amoureux, assistant Zopilan ?

Le jeune homme émet aussitôt un ricanement gauche, qui contraste étrangement avec sa façon très crue de narrer ses exploits au plumard…

— Exact, dis-je, vous êtes gêné de prononcer ce mot, de faire allusion à la réalité de l'amour. Vous voyez qu'il ne faut pas se fier à la

fréquence d'un mot pour juger de son importance culturelle.

Zopilan me lance un regard noir sous un sourire plastifié de convenance.

La charmante Oréo éclate d'un rire chevalin, sa cascade de cheveux verts tressautant sur ses épaules découvertes. Elle aussi, je me demande si sa famille ne l'a pas casée dans notre équipe pour s'en débarrasser.

~

LA NUIT TOMBE. Comme une enclume.

Le phénomène nous a surpris le premier soir. Dès que l'astre du jour disparaît sous l'horizon, le ciel mauve s'assombrit et les étoiles s'allument comme un million d'étincelles. Tout cela en moins d'une minute, phénomène qui intrigue notre physicien.

Je me retire sous ma tente gonflable pour une nuit bien méritée. J'enfile ma robe de nuit rouge sang et je dénoue mes longs cheveux noirs de leur sévère résille. Je sors la mince plaquette de lecture rangée à côté de mon cercueil. Dans le noir, le carré vert luit doucement, sur lequel s'inscrivent des strophes.

Je retrouve avec plaisir mes vieux compagnons. Dante, Milton, Zoraïda…

— Nécro?

Ma consoeur Oréo vient de coincer la moitié de son corps de nymphe dans le sphincter de ma tente.

— C'est quoi cette histoire des Zoens? demande-t-elle en repoussant une mèche qui lui cachait l'oeil, un geste anodin qu'elle parvient à imprégner d'une troublante sensualité.

Je referme ma plaque de lecture avec un soupir. La raison exacte de la brouille avec les Zoens n'est connue que des plus hautes instances, mais oncle Nos nous l'avait raconté au coin du feu parce que ça le faisait marrer.

C'était à l'époque du premier contact entre nos deux espèces. Les négociations achoppaient sur ce qu'on pouvait échanger de valable. Deux civilisations aux perceptions et aux valeurs si différentes éprouvaient de sérieuses difficultés à débroussailler un terrain d'entente. L'Alliance lorgnait leurs cellules gravitiques qui permettraient d'induire une gravité artificielle sur les vaisseaux. Mais

qu'offrir en échange qui puisse les intéresser? L'équipe était sur les dents.

Le cuisinier de bord découvrit par hasard que les Zoens étaient fasci-nés par son four à micro-ondes, une techno plutôt mineure chez nous. Il communiqua cette information au chef de mission, lequel s'arrogea tout le mérite de l'accord subséquent.

Par la suite, les Zoens s'apercurent, on ne sait comment, qu'ils avaient été floués. Ils s'étaient massés (c'est le cas de le dire) près de nos frontières. Il a fallu que notre chef des armées aille les rencontrer avec une solide escadre et un bataillon de linguistes pour démêler l'impasse.

Aussitôt l'anecdote fourguée, Oréo disparaît de l'entrée. Je devine qu'elle va la répéter au bel assistant négociateur sans mentionner sa provenance, comme pour le malheureux cuisinier dont l'histoire a oublié le nom. Dommage, j'aurais aimé qu'elle reste un peu avec moi.

~

J'AI ÉTÉ PISTONNÉE, je l'admets!

Alors, pourquoi le reste de l'équipe n'en prend-il pas son parti? Il coule entre nous des courants contraires. Personne n'ose me faire de reproche direct, parce qu'ils craignent — bien à tort — la puissance de ma famille. Et, pour la même raison, aucun ne se rapproche de moi.

Je passe mon index sur les longues canines implantées par chirurgie pour suivre la tradition familiale. À huit ans, je n'avais pas eu beaucoup de choix.

Mes ancêtres s'étaient entichés des légendes fantastiques et inquiétantes des peuples de la nuit, au point de les incarner. Dès l'atterrissage du vaisseau-génération *Frankenstein*, les colons baptisèrent leur monde Transsyl-2. Cinq siècles suivirent dans un splendide isolement. À l'époque de cette première expansion, les communications et les transports supraluminiques n'avaient pas encore fait leur apparition.

Puis, les humains obtinrent d'une race un peu trop intelligente à mon goût, le moyen de sauter l'obstacle de la lumière. Ce cadeau nous permit de bondir partout dans l'espace pour crier qu'on était les meilleurs.

Quand un de ces joyeux vantards redécouvrit la colonie de

Transsyl-2, il a bien fallu que notre société hiérarchisée sorte de son obscurantisme féodal. Le père d'oncle Nos sut concilier notre entrée dans l'Alliance avec la préservation de notre mode de vie.

La nostalgie me frappe sans prévenir.

Mon frère Drac et moi, sautant à pieds joints sur le cercueil double de nos parents pour les taquiner, jusqu'à ce que Papa rabatte le couvercle en nous faisant débouler. Maman éclatant de rire, ses canines ivoires brillant à la lumière des chandelles.

Le petit cercueil confortable où je me blottissais avant l'aube. Le couvercle s'ouvrant sur le sourire de Maman qui me réveillait pour le souper. Puis il y avait la classe, les disputes avec ma cousine Lilith, les joutes nocturnes, les histoires de l'oncle Nosferatu, les chasses aux dangereux Garous…

Je m'ennuie de ces nuits claires comme du cristal. Dans notre air sec de Transsyl-2, les étoiles cillaient à peine, nos lunes semblaient proches à les toucher. Du haut de la tour de notre manoir, le ruban d'argent de la rivière Shelley serpentait entre les montagnes. Dans les champs, les torches des paysans qui faisaient des battues pour effrayer les chienslièvres et les ratonours. On n'a jamais pu savoir l'identité de l'infâme qui avait libéré ces croisements aussi gloutons que ravageurs dans notre écosystème…

Attirée par l'interdit, je me glissais parfois hors de mon caveau avant l'aube et grimpais au sommet du donjon. Munie de lunettes spéciales pour protéger mes rétines des ultraviolets, je contemplais le lever du soleil sur la vallée assoupie. Le spectacle magnifique de ces rouges et de ces pourpres devenait rapidement douloureux, et il me fallait battre en retraite.

Plus tard, quand j'ai quitté Transsyl-2 pour étudier les langues sur Quintessence, mes pauvres yeux ont dû subir une pénible rééducation! Je porte encore des lentilles spéciales qui masquent leur couleur émeraude.

Je lis mes vieux poètes jusqu'à ce que mes yeux se ferment. Puis, je me glisse dans mon cercueil de voyage à peine plus gros qu'un sarcophage, je règle l'aération et je rabats le couvercle. Couchée sur le dos, cheveux étalés comme il se doit sur l'oreiller de satin, doigts croisés sur mon ventre, j'attends le sommeil.

Je n'ai jamais réussi à m'endormir en-dehors d'une boîte, mon corps vulnérable offert comme un appât à la vorace lumière du jour.

Et même plus tard, quand j'ai modifié mon rythme de vie, comment pouvais-je me détendre, cou et visage exposés aux griffes de la nuit?

Rien ne bat le réconfort et le sentiment de sécurité d'un solide cercueil.

~

APRÈS TROIS SEMAINES STANDARD, nous ne sommes guère plus avancés. Dane a tenté de circonvenir leur ignorance des nombres en essayant le singulier et le pluriel. S'ils ne comptent pas, ils doivent *au moins* distinguer ces deux choses!

Mais là encore, nous avons fait chou blanc. Singulier, pluriel, c'est du pareil au même pour eux. Et ça nous hérisse. Même un analphabète peut déduire qu'il a deux mains!

Les Pfuis marchent, mangent, dorment et vaquent à leurs activités sans la moindre hésitation. Leurs gestes coulent naturellement, comme s'ils y pensaient à peine. Et en plus, au grand dam des négociateurs, nul ne semble détenir une autorité sur les autres. Un Pfui ou l'autre nous répond, toujours un peu à côté de la question, puis s'en va.

Je suis certaine qu'ils nous comprennent parfaitement, mais qu'ils refusent de le montrer. En tout cas, ils ne sont pas aveugles : mes canines allongées ont suscité parmi eux bien des froufrous de crêtes orangées, qu'on n'a pas mis longtemps à interpréter comme des rires.

Mais des rires bon enfant. Aucune méchanceté, pas une once d'agressivité chez les Pfuis, même quand Dinero, perdant patience, les engueule à bout portant. Nos armées ne pourront rien en faire, tant mieux pour eux. Si leur vocabulaire ne compte aucun chiffre, on n'y trouve pas d'insulte non plus. Les mots pour *guerre, dispute, conflit* n'existent pas : on ne rencontre que l'expression d'une certaine *variation d'être*.

Même absence pour le mot qui nous fait tous trembler, *mort*. Nos merveilleux sans-nombre seraient-ils immortels? Il n'y a pas la moindre trace de cimetière ou de bûcher dans leur arbre-cité qui s'étend sur de hectares, ni aucune trace de corps en décomposition dans la jungle touffue.

Quand Dane a posé la question, les Pfuis ont soufflé doucement, leurs trois yeux levés au ciel. D'ailleurs, aucun d'eux ne nous fixait directement.

— Nous voyez-vous ? demande Dane, à bout de ressources.

Non particulièrement, traduit le transcripteur dernier cri.

Ce genre de réponse est devenu notre pain quotidien. Que peuvent-ils bien percevoir en *particulier*?

~

JE FOUILLE les archives des Pfuis comme une rate de bibliothèque, scannant un cristal après l'autre. Je ne récolte que des récits sans queue ni tête. Ils font référence à des trucs qui ont dû arriver dans un passé lointain, sans laisser d'autres traces. Pour faire allusion aux vieilles religions, les Pfuis parlent en paraboles.

Jouissent-ils d'une si parfaite mémoire collective que l'histoire soit pour eux un luxe?

Nous n'avons guère appris plus que ce que nous pouvons constater *de visu*. Nous avons visité quinze cités harmonieusement intégrées au terrain. Cette ville-ci tire profit d'une plaine saupoudrée de lacs. Les habitants y mènent la même existence éthérée, « dans les lunes », comme disait mon vieux professeur de l'Institut Supérieur Stoker.

Un quadrillage de la planète par satellite nous a révélé l'existence de centaines de villes, toutes amalgamées à leur environnement. Mais aucun terrain d'atterrisssage, aucune ligne de communication ne relie les cités entre elles. Pas même ces fameux rails gravitiques.

J'ai entrepris de longues marches nocturnes, sans rien découvrir de plus. Mes yeux aiguisés distinguent les moindres nuances des formes sculptées par l'obscurité. La lumière froide des astres peint le lac de reflets argentés. L'eau chatoie doucement, remuée par les poissons.

Seuls Lhanmot et Fiorane progressent dans leur compréhension de l'écosystème norien. Le physicien explique la tombée rapide de la nuit par la transparence de l'air : la couche d'atmosphère est fort mince. La botaniste nous décrit l'organisation cellulaire des arbres-cités. Devant leurs exposés, j'ai presque honte de mon transcripteur inutile.

Je me retire pour une sieste digestive.

~

DES COUPS frénétiquement tapés sur mon cercueil m'éveillent. Je repousse le couvercle : c'est Dane, ses yeux cernés brillant

d'excitation.

— Debout, Nécro! Il y a du nouveau!

Je lui emboîte le pas et retrouve les autres sur le bord d'un étang circulaire. Des centaines de Pfuis se tiennent, immobiles, sur les bords.

L'un d'eux brandit une balle bleue et la lance dans l'eau. La surface de l'onde frémit, changeant la netteté de la réflexion. J'y plonge le bout d'un ongle : l'eau a pris une consistance de gelée de pomme, sa viscosité multipliée par des milliards! Et voilà un, deux, trois, cinq, puis sept Pfuis qui s'élancent sur le lac, légers comme des patineurs, gravant avec leurs pieds des figures abstraites. Vazir Lhanmot s'exclame soudain.

— Ces courbes ont l'air familière, attend, je crois…

Mais avant qu'il ait pu identifier le phénomène, l'effet de la boule « viscogène » s'annule. L'eau retrouve sa fluidité habituelle, effaçant les figures. Deux Pfuis qui n'ont pas rejoint la rive à temps éclaboussent l'assistance, déclanchant des froufrous de crêtes. Les Pfuis ont un moyen pour le moins original d'exprimer leur fibre artistique…

Un poisson rayé crève la surface et disparaît dans un éclat. Ces jeux ne semblent pas causer de tort à la vie aquatique. Je souris. Oncle Nos en piquerait une crise!

Sur Transsyl-2, la chasse est une tradition ancestrale fort prisée. Pas un volatile n'oserait coloniser les gouttières du château familial. Notre souci de respecter les coutumes ne va pas cependant jusqu'à sucer le sang de nos semblables, ce qui serait contre-productif. Mais tout adolescent bien né, garçon ou fille, doit savoir vaincre toutes les espèces de bêtes avant d'accéder à l'état adulte.

Je me souviens des chasses nocturnes avec ma mère, arbalète sous le bras, mon hibou apprivoisé perché sur mon épaule rembourrée. Nos hordes de chauves-souris dressées localisaient les proies et nous guidaient vers elles.

Mais, là aussi, je me suis démarquée de mes frères et cousins. Mes lectures, sans doute, ou une sensibilité qui s'est affirmée à mon adolescence… Je préférais grimper dans les fleurs-vignes ou observer les arabesques magnétiques de la troisième couche stratosphérique. J'ai commencé à traîner de la patte. Ma monture arrivait toujours la dernière auprès du cadavre du Garou.

Les étoiles me fascinaient. Le jour m'attirait.

Et finalement, il y a eu ce scandale à la Fête de la Pleine Lune qui a scellé mon sort. Non, je ne regrette rien!

Mes pensées reviennent aux Pfuis. Comment peuvent-ils mener cette vie si ordonnée? Pourtant, leur vocabulaire si riche, si chantant… Comment un peuple dépourvu de mathématique peut-il atteindre un tel niveau de civilisation? Comment communiquer avec eux? Que voient-ils de l'univers?

Une rimbambelle de questions dansent dans ma tête, sans donner plus de réponse que des rides sur l'eau!

Incapable de dormir, je relis silencieusement mes propres poèmes, ceux que j'ai composés quand j'ai su que je devrais quitter à jamais Transsyl-2 pour échapper à la fureur de Nosfératu.

~

L'ÉCHÉANCE APPROCHE, inexorable. Dans moins d'une semaine, le *Trouble-Fête* viendra nous cueillir. Toujours pas moyen de communiquer autrement que des banalités.

Le moral de l'équipe est au zéro fixe. J'ai trouvé ce matin des obscénités gravées au pinceau-laser sur mon cercueil. Ça m'a secouée.

À deux reprises, pendant mes études à l'Institut supérieur de Quintessence, des confrères jaloux avaient détruit mon cercueil. Il avait fallu emprunter une grosse caisse de fruits aux cuisines de l'Institut et y fixer un couvercle en attendant que les pompes funèbres m'en livrent un nouveau. Quelles nuits inconfortables j'avais passé enroulée sur moi-même, à respirer l'arôme de poirommes et de bananas!

Dane s'est retiré sous sa tente. Il n'en sort misérablement que pour engloutir ses rations avant de rentrer bricoler sur son transcripteur, comme s'il pouvait découvrir dans les entrailles de cette machine la clef du problème.

Dinero a pris les choses en main. Je l'entends qui s'époumone à réciter les chiffres de un à cent pour le bénéfice de chaque Pfui, mais il est tellement nerveux qu'il s'empêtre avant la soixantaine. Et puis, ce regard absent des Pfuis l'irrite.

Le soleil décline doucement teignant les nuages de rouge.

Je m'installe sur un tapis de mousses sous un arbre « parasol ». Synthonisant mon implant, je récite doucement les Enfers de Dante,

dans leur langue originale. Je tombe bientôt dans le rythme familier des vers qui m'emportent dans cette contrée où nul ne peut me suivre…

À travers la lente glissade sur le fleuve des morts, une présence grandit, puis s'affirme, toute proche. Je relève la tête sans cesser de déclamer, pour rencontrer six yeux posés sur moi. Deux Pfuis.

Je cligne des yeux. Je ne me trompe pas, cette fois ils me *regardent*! Au fond de leurs prunelles, brille un intérêt tout neuf.

— *Maeeeaba aeerrraii*, chante une voix flûtée.

C'est aussi la première fois que l'un d'eux adresse la parole sans qu'on lui ait d'abord posé une question.

Je ne sais pas si ce sont ses mots ou le moment, ce coucher de soleil aussi intense que bref. J'ouvre mon petit transcripteur et poursuis sur ma lancée poétique, y mettant l'intonation que ma petite machine ne peut rendre. Les Pfuis font cercle autour de moi, ils sont maintenant trois, cinq, sept, onze…

Au moment où le soleil disparaît, une brise souffle dans mes cheveux.

Je perds soudain l'équilibre : la mousse se soulève par vagues. Un tremblement de terre? Des cercles concentriques se dirigent vers le tronc de mon arbre et s'y réfléchissent, à l'inverse du mouvement produit par une pierre lancée dans l'eau.

Tous les membres de notre équipe jaillissent de leurs tentes respectives.

— Un séisme! hurle Oréo d'une voix stridente qui gratte les tympans.

Très vite, le sol se calme, les mousses bleues et violettes reprennent une consistence normale. À part un monticule qui s'élève à deux pas de nous et des Pfuis.

— Que se passe-t-il? demande Dane, son transcripteur prêt.

Je souris de toutes mes dents, pointues y compris.

— Euh, j'ai seulement récité un peu de poésie…

Maintenant, il y a trente-et-un Pfuis qui nous considèrent gravement. J'aperçois trop tard un objet en forme de cloche posé sur les plaques de leurs têtes. Un nouveau frémissement agite les mousses.

La terre se soulève et se referme en une grande main sur nos cris d'effroi.

L'OBSCURITÉ qui nous a avalés n'est pas complète : autour de nous, les roches coulent comme de l'huile sur la paroi d'un moule invisible. Cette surface de contact produit une faible lumière jaune.

— Ce sont les rails gravitiques souterrains, murmure Lhanmot, sur un ton presque religieux.

Nous nous mouvons dans la terre avec l'aisance d'une bulle d'air dans l'eau, l'enveloppe gravitique déviant les atomes de part et d'autre de la paroi. La courbe du plancher nous rapproche les uns des autres. Trois Pfuis se tiennent appuyés entre eux, leurs bras noués les « soudant » ensemble. Les plaques de leur têtes sont complètement retroussées, révélant un réseau de poils délicats qui se touchent les uns les autres.

Communiquent-ils leurs pensées?

Sans ressentir la moindre accélération, nous plongeons dans les entrailles de la planète. Les rails gravitiques doivent opérer comme les vaisseaux qui percent les plis du continuum.

Dane semble alors se rappeler qu'il est le chef de cette expédition.

— Où… où nous amenez-vous ? demande-t-il, inquiet.

Les trois guides répondent à l'unisson. *Au-vers-du-cœur*, traduit le transcripteur.

La bulle poursuit son étrange descente aux enfers, repoussant une densité incroyable de roc. Les strates sédimentaires, les amas cristallins se succèdent à un rythme étourdissant brisé par les lignes de failles volcaniques. Le tableau s'éclaire à notre entrée dans le manteau, un éblouissant lac de lave.

Vaincue par ce panorama d'ors et de rouges, la première assistante grammaticale s'effondre devant Dane qui tend les bras à temps pour l'attraper. Je soupçonne un calcul de la gracieuse : elle avait un œil sur lui depuis belle lurette. (Moi aussi, mais je suis plus discrète.)

Derrière nous, Dinero garde ses yeux fermés, sa mâchoire contractée à s'en briser les dents.

La lumière devint aveuglante. Les Pfuis nous ont transportés au centre de la planète!

— Nous traversons la partie du cœur en surfusion, exalte Lhanmot. Sa densité est telle que nous aurions dû être comprimés dans un dé à coudre.

Je me serais bien passée de ce commentaire instructif! De penser que seule la mince paroi d'une bulle de savon empêchait tous ces gigapascals de nous écraser me donnait la trouille!

J'ai mal aux yeux malgré mes lentilles. Un des Pfuis fait un geste de la min, doigts déployés. L'éclairage baisse à un niveau endurable.

Lentement. À votre rythme, traduit mon transcripteur.

Sur les parois de notre sphère, apparaissent des formes qui se résolvent en courbes. Ce sont mes Pfuis qui, les dessinent par un mécanisme inconnu qui reproduit leurs gestes sur la paroi.

— Cela ressemble à des fluctuations des forces de Van der Waals en fonction de la distance, s'écrie Lhanmot. Et là, c'est….

— C'est la courbe qu'il dessinait sur l'étang visqueux! dis-je.

— Exact, un graphique de *crowding* stérique, le degré d'écrasement d'un atome par ses voisins dans un cristal ou une molécule.

Et les Pfuis jouent ainsi, se servant du noyau de la planète comme d'une toile de fond pour leurs délires matheux!

Lhanmot reconnaît maintenant un autre graphe, mais l'œil peut à peine suivre leurs évolutions, cherchant en vain un cadre gradué qui circonscrirait ces lignes. Ces courbes sont libres, sauvages, sans début ni fin… Je sens que nous sommes sur le point de toucher au but. Il manque si peu…

— Et là, continue le physicien, on voit des variations de potentiels gravitique et électrostatique.

Je regarde ces courbes, consciente que les miennes font l'objet d'une observation attentive de la part des négociateurs, intimidés par ce spectacle grandiose.

Autour de nous, le cœur de la planète brûle comme les Enfers de Dante.

— Le Koilon, matière primordiale de l'univers, serait fait de bulles de vide « soufflées » dans la réalité, murmure Dane, branché sur son module encyclopédique.

Sans transition, le feu aveuglant disparaît, laissant sur nos rétines un résidu de sa gloire. La nuit nous engloutit. Ce passage dure une minute ou une heure, le temps s'étire. Puis, des milliers d'étoiles piquent l'obscurité. Je me retourne : une couronne royale de langues de feu entoure un cœur d'ombre : Noria-4 éclipsant son soleil.

Nous restons suspendus ainsi, dans l'infini glacé et silencieux, plus oppressant que le cœur infernal d'une planète. Je cherche d'instinct un

cercueil pour m'y réfugier.

D'un instant à l'autre, la bulle va se dissoudre et nous cracher dans le vide mortel. Tous réalisent leur fragilité. Des mains se tendent, nous nous serrons en une grosse boule, comme pour faire battre nos cœurs plus longtemps.

Puis, cette peur nue qui nous cimente ouvre une nouvelle porte.

L'inspiration se fraie un chemin en moi et traverse les années : je cesse d'être une seconde assistante grammaticale pistonnée par sa famille et redeviens la jeune fille aux mots fleuris qui se cachait dans le tronc d'un chêne-rocher pour lire. Les mots s'envolent de mes lèvres sans ordre.

qu'est-ce qu'un soleil?
puisant écrasement
débauche gravitationnelle
amas qui gît qui donne
double mouvement
vers le centre
et la périphérie

LES PFUIS SE RETOURNENT, un frémissement parcourant leurs corps. L'un d'eux murmure quelque chose. Le transcripteur de Dane traduit :

centre pression
pulsion-expression
clarté dans l'absence
aspiré sans sortir
vous voyez si court
nous captons si loin

C'est un peu cru, traduit en gayen, mais je reconnais le rythme familier. Il me parle en vers!

Je me rebranche sur mon module poésie et entonne l'*Inferno* de Dante à partir du début. C'est un poème très long : j'ignore de quelle façon le transcripteur le rendra. Mais ce sont mes mots, dans la vieille langue de mes ancêtres, qu'ils écoutent, qu'ils goûtent.

Je récite pendant des heures, petite voix perchée dans l'infini. Bien avant d'atteindre le sixième cercle des enfers, tous les membres de

l'équipe se sont assoupis pêle-mêle.

Quand j'ai terminé, je me rends compte qu'il y a maintenant une vingtaine de bulles similaires, collées sur la nôtre.

J'en ai les larmes aux yeux. Devant ce public inattendu, inespéré, j'entonne le poème composé quand j'ai été bannie. Il s'intitule *Les larmes de cristal*. Pendant que je le récite, les images du scandale me reviennent en mémoire.

~

LA FÊTE de la pleine lune, à la citadelle-capitale d'oncle Nos. Des garçons et filles luciférien*s*, brandissent des torches au pied des marches. La belle Nécronomica Nosferatu, s'avance dignement, ses cheveux relevés couronnés de rubis sombre. Elle gravit lentement les marches vers l'autel, sa robe noire chatoyante, le couteau rituel dansant à sa ceinture.

Nosferatu lui a accordé l'insigne honneur d'officier au sacrifice, et devant les dignitaires de l'Alliance. Le Gouverneur de Transsyl-2 rayonne, son crâne rasé et ses longues dents jaunies lui conférant un aspect redoutable.

Elle est devant l'autel, sa silhouette se découpe dans la clarté de la lune montante. Elle récite les paroles rituelles et regarde l'offrande.

Un petit Garou ligoté, sûrement arraché des mamelles de sa mère tuée lors d'une chasse. Il est tout jeune, gros comme un bambin de quatre ans, ses poils ruissellant de sueur; sa queue balaie spasmodiquement la table. Ses hurlements pathétiques prendront bientôt fin.

Elle lève son couteau.

Son regard croise ces yeux bruns, apeurés, presque humains. Non : semi-humains. Alors, elle maudit l'auteur vingt fois décédé de ce croisement abject.

Elle abaisse violemment son arme.

Libéré des cordes qui le retiennent, le Garou s'ébroue. Nosferatu reste cloué de stupeur sur son siège. Visage grave de son père, le comte Drakul. Cri d'indignation de Drac qui veut compléter le sacrifice. Murmures des dignitaires invités.

Nécronomica court vers la fenêtre, qu'elle casse avec le manche du couteau. Elle y fait passer le petit Garou qui s'enfuit dans la nuit.

Une tempête de jurons et de blasphèmes s'élève dans la salle.

~

LE VAISSEAU-BULLE nous a déposé comme des fleurs à notre point de départ avant de s'évaporer comme s'il n'avait jamais existé. Remis du choc, nous nous sommes goinfrés, notre appétit aiguisé par la tension nerveuse. Un nouvel élan nous anime. Le physicien Lhanmot réfléchit, la bouche pleine.

— Les Pfuis compensent leur non-emploi des chiffres par une habileté remarquable à transmettre des faits objectifs. Leurs graphes continus visent à faciliter la perception de certains aspects de l'univers par leurs interlocuteurs.

Je repense aux courbes écrites sur l'eau. Dane ramasse son transcripteur.

— Je pense que les Pfuis possèdent une perception holistique de l'univers : ils en perçoivent la structure à grande échelle aussi bien qu'à petite échelle, un peu comme nous percevons nos propres sentiments.

Les yeux d'Oréo pétillent d'admiration. Dane poursuit.

— Ils ont développé leur technologie sur une base empirique plutôt que scientifique. Leur perception de la continuité du "*totum*" universel a rendu les notions de dénombrement, de nombres discrets, superflus.

— Chez nous, la notion de nombre est fondamentale, chez eux, elle est inexistante, résume l'assistant négociateur, montrant qu'il suivait la discussion

— Ils sont simplement télépathes, alors! s'écrie Dinero.

Je prends la parole, sans bafouiller, tellement mon cerveau débordait.

— Pas vraiment. Ils se perçoivent les uns les autres avec suffisamment de précision : leur langage n'a pas une fonction utilitaire.

— Quelle fonction a-t-il alors, me demande Zopilan, à nouveau largué.

— Je crois qu'il sert à créer des états d'âmes chez leurs auditeurs plutôt qu'à communiquer des informations concrètes — ils assument que leurs interlocuteurs sont déjà au courant de tout ce qui est physique, réel, tangible. Ils cantonnent donc leurs communications

verbales à la transmission du psychique, de l'imaginaire, de l'intangible. Leur parole en fait de grands poètes…

— Dante? ironise Dane.

— Mais, Nécro, tu as vu leurs archives, comme moi ! proteste Oréo.

— Leur culture n'a développé l'écriture que comme une forme secondaire de la parole. Elle se sert pas à transmettre des faits historiques aux générations futures.

— Pas de manuels techniques? Rien qu'on puisse emporter? Rien de *concret*? se lamente Dinero.

— Je le crains fort, confirme Dane, sans réelle tristesse.

~

LES MEMBRES de l'expédition repartent, me laissant avec mes poètes, mon cercueil et les Pfuis qui n'en finissent plus de me trouver intéressante. J'ai commencé à intégrer dans ma poésie des comptines d'enfant, et ils en redemandent!

Liaison spéciale sur Noria, a dicté Dane dans son rapport pendant qu'on levait le camp. Embrassades émues de Lhanmot et de Fiorane, qui reviendront bientôt.

Avant de s'engager sur le chemin qui mène à la navette du *Trouble-Fête*, Dane se retourne.

— Dites, Nécro, vous arriverez à leur faire comprendre les avantages d'une association fructueuse avec l'Alliance?

Je réponds avec flamme.

— Alors là, chef, vous pouvez compter sur moi!

Sous réserve

À quoi bon entretenir une espèce sans avenir?

Mes doigts tremblent, laissant échapper la pince à bouture. Ces mots m'assomment à chaque fois que j'y pense. Je ramasse la pince et la dépose sur la table. Une dizaine de rosiers ont hâte que je les transplante dans un terreau plus nutritif. Ils attendront encore un peu.

Je marche vers les fenêtres. La serre installée au sommet du musée permet de voir les basses terres qui s'étendent jusqu'au fleuve. Derrière la barrière aménagée autour de la réserve, une rangée de bulldozers attend la fin de la période de grâce durement négociée.

Cinquante-quatre heures.

Le fruit des efforts de mes parents couvre quatre fois autant de superficie que la ville. Ça semble beaucoup. Généreux, même, si on considère la richesse du sol sur lequel a été établie la zone protégée.

En réalité, c'est trop peu.

Au nord de la réserve, les excavatrices libèrent une colonne de poussière que le vent effrite. La ville occupe la pente entre les basses terres et les hauts plateaux dont le relief fracturé promettait de généreux gisements. Les habitations mobiles se greffent les unes aux autres au gré des humeurs des ouvriers.

Un collier de blocs rouges et violets s'est posé sur l'épaule craquelée de la montagne. Des ouvriers ont gravi le flanc en catimini pendant la nuit. Ça leur vaudra une amende car les emplacements en hauteur sont réservés aux gérants de la mine.

Certains mineurs sont aussi entêtés qu'idiots. Ils recommenceront.

Je connais cependant les craintes qu'ils cachent sous ces déménagements furtifs, car je les partage. Serons-nous abandonnés comme du bois mort quand les filons se seront taris?

~

LA CHALEUR humide de l'après-midi a ralenti les occupants de la réserve. Ils se reposent à l'écart les uns des autres.

Je note leurs positions. Tiens, ces deux individus, là-bas, dans le quadrant sud, se sont-ils rapprochés? Leurs traînées de déjections sont parallèles sur une cinquantaine de mètres, puis ces traînées divergent et disparaissent parmi les hautes herbes.

Même si la promesse d'un premier contact avec une race intelligente s'est évanouie après l'atterrissage, je reste à l'affût de la moindre interaction sociale. Pour le moment, seuls de facétieux papillons blancs m'offrent leurs ébats.

Pas de cerveau, pas de conscience!

À cause de ce verdict, les derniers représentants de l'espèce la plus évoluée sur Lavande tournent en rond dans un grand enclos.

À défaut d'avoir obtenu leur protection intégrale, mes parents ont aménagé cette réserve. Puisant dans leurs primes de colons, ils ont érigé ce musée, dont les murs sont courbés pour éviter que les créatures ne se blessent.

Pour toute barrière, ils ont planté une rangée serrée de saules, leur métabolisme modifié pour survivre dans la plaine. Ils étaient déjà hauts à ma naissance.

Cette barrière végétale suffit à garder les résidents à l'intérieur. De plus, un réseau de caméras surveille la zone protégée 27 heures sur 27.

~

AUCUNE DES NOUVELLES boutures n'a éclos, malgré mes soins.

Sous leurs cloches de verre, les rosiers ploient, leurs boutons jaunis. Trop d'eau, pas assez de nutriments.

Je soulève une cloche et saisis une tige couverte d'épines que mes gants rembourrés m'empêchent de sentir. J'arrache la plante du pot, tirant en même temps une grappe de vers jaunes tachetés de noir agrippés aux racines par leur bouche-ventouse. Quelques-uns se détachent et retombent mollement dans le terreau, de longs spaghettis en quête de nourriture. Si je les dépose dans un pot vide, les bouffeurs de racines s'enroulent sur eux-mêmes, plongeant dans une léthargie saisonnière.

Ces vers voraces représentent une des plus anciennes formes de vie sur Lavande. Ils sévissent dans la plaine inondable qui constitue le territoire le plus accueillant pour nos cultures. Les vers collent leur

bouche aux racines des plantes. Leur ventouse laisse passer l'eau mais intercepte tous les nutriments, ce qui a condamné les premières cultures à une mort lente.

On avait enfin découvert une planète accessible, fertile, dépourvue du moindre germe hostile. Pas question de plier bagage pour si peu!

Cela a pris quatre pénibles années avant d'obtenir la première récolte de céréales. Stériliser la terre demandait trop de ressources, et les vers étaient trop minuscules, trop nombreux à mordre les racines. Deux jeunes phytobiologistes ont travaillé d'arrache-pied pour développer une parade génétique.

De simples collègues, ils sont devenus amis, puis époux.

Je marche dans les traces de mes parents. Mon travail « utile » consiste à adapter les plantes ornementales pour les rendre résistantes aux vers bouffeurs de racines. Une loterie génétique à laquelle quelques herbes locales avaient gagné, ce qui rendait leurs racines indigestes pour les vers… et pour nos estomacs, hélas!

Ainsi en est-il des beaux épis mauves qui couvrent la plaine au printemps, attirant des nuées de papillons blancs. Les premières photos aériennes avaient ému plus d'un cartographe.

En posant le pied au sol, nos aïeux ont vite découvert que le choix du nom de la colonie reposait sur une herbe vénéneuse aux feuilles coupantes.

~

IL EST TARD. Dehors, des traînées pourpres persistent dans le ciel, baignant la plaine et ses occupants de teintes carmin. Les papillons se sont repliés sous les feuilles acérées des épis.

Je persiste moi aussi, effeuillant les pages virtuelles des règlements. Entre les lourds paragraphes de jargon administratif, je cherche la petite virgule oubliée, l'échappatoire qui sauverait du couperet les paisibles occupants de la réserve. À défaut de prouver leur intelligence, je me rabats sur l'unicité de cette espèce.

—Ils n'ont pas produit de rejeton depuis que vous avez aménagé la réserve, a indiqué un directeur de mine.

J'avais ignoré cette fielleuse allusion à mon incompétence. *Évidemment qu'ils ne se reproduisent pas, puisque la taille de leur habitat a été réduite à presque rien!* avais-je protesté. Je n'avais pas ajouté ce que

je pensais de cette administration à courte vue.

~

UN SIFFLEMENT aigu m'avertit d'une intrusion au nord de la réserve.

Encore une. Je consulte les caméras de surveillance du secteur touché. Rien.

Cette panne suspecte m'inquiète.

Je tape sur la vitre la plus proche qui se mue en lentille de Fresnel. Ce télescope est rudimentaire, mais il suffit amplement pour examiner la barrière qui protège le domaine. Je découvre vite un trou ouvert à la hache dans les branches entrelacées des saules. Les deux caméras placées à proximité sont inertes.

Je n'ai pas besoin d'être Sherlock Holmes pour deviner l'identité des coupables. Des adolescents en mal d'identité ou de risque ont décidé de s'amuser un peu. Et l'un d'eux a dû mettre la main sur un générateur d'impulsion magnétique qui a fait frire les fragiles circuits des caméras.

Avec la lentille de la fenêtre, j'ai vite fait de repérer les intrus.

Dans la lumière déclinante, ils ont l'air de fourmis qui courent sur une table de billard.

Je tape sur une autre fenêtre pour suivre leur déplacement. Qu'est-ce qu'ils tiennent entre les mains? Je règle la résolution de la lentille Fresnel sur la lueur qui apparaît.

Oh, merde, *merde!*

~

J'AI AVERTI les gardiens de la ville. Leur réponse s'inscrit en rose fluo au bas de la vitre qui me sert de télescope. Un accident aux mines requiert leurs services pressants. C'est un mince prétexte : il y a *toujours* des accidents à la mine. Quand ils arriveront ici, ce sera trop tard.

La dernière fois, j'ai perdu deux spécimens.

Je cours au centre de la serre et tape du pied, trois fois, très fort. Comme dans une colère d'enfant.

Le cercle solide sous mes pieds traverse le plancher suivant comme dans un vieux dessin animé. Sauf que les planchers m'enferment dans

deux sacs opaques, éclairés par la serre au-dessus de moi.

Ma chute dure trois secondes.

Mon père avait programmé l'ascenseur *Hanna-Barbara* pour faire une farce à ma mère. Je ne l'utilise qu'en cas d'urgence. D'abord, le plastique réchauffé par la réaction pue. Ensuite, cet aller-retour entre les liaisons 3D d'un polymère ferme et les liaisons linéaires d'un sac de plastique mou consomme son quota d'énergie.

En touchant le rez-de-chaussée, je trace de l'index une ligne sur la paroi transparente du sac. Une fente s'y ouvre, me laisse sortir. Libérés de mon poids, les planchers vont gentiment reprendre leur place et leur rigidité habituelles.

Je traverse en flèche le hall d'exposition. S'y trouvent des coupes d'ancêtres de belle taille dont les rejetons peuplent la réserve. Et un vivarium rempli de fourmis locales qui se disputent l'attention de leur reine, une énorme femelle au thorax rouge sang. Je contourne une cloche sous laquelle grouille une fleur de plastique à pétales jaunes. Les vers mordent allègrement à sa racine, un sac gavé de nutriments artificiels.

La porte d'entrée s'écarte sans faire d'histoire; après tout, il n'y a que moi qui habite ici. Le flot de visiteurs s'est tari depuis belle lurette.

Une douce odeur citronnée flotte dans l'air. Le ciel indigo conserve un faible souvenir du jour, une lumière fantôme qui suffit à éclairer mes pas. Mes bottes s'enfoncent dans le sol gorgé d'eau. À cette heure, les fausses lavandes ont enroulé leurs feuilles acérées.

Le véhicule qui aurait pu m'éviter la fatigue a été vendu pour payer les dettes du musée. Mauvais calcul : les longues distances favorisent les intrus.

Leurs rires niais (y en a-t-il d'autres sortes en groupe?) me guident. De brefs éclairs orange illuminent leurs silhouettes excitées. Je presse mon bouton d'appel, sans obtenir de réponse des gardiens. Tant pis.

~

JE ME BAISSE pour contourner un pensionnaire de la réserve. Enfin, je les aperçois, trop loin encore.

Exhibant toute leur grégarité de jeunes oisifs, les adolescents ont encerclé un individu isolé. Ce n'est pas le plus grand spécimen de la

réserve : son équateur dépasse à peine les têtes folles qui le harcèlent.

Une flamme éclaire la courbe frémissante de l'arbre.

Je hurle à tue-tête comme si c'était moi qu'on faisait brûler. Inutile : le grondement sourd du lance-flammes et les éclats de rire couvrent ma voix.

Les feuilles léchées par le feu se mettent à crépiter. Je m'approche, assez pour sentir une poignante odeur de citron brûlé. Les centaines de capteurs chimiques qui lui tiennent lieu de système nerveux enjoignent l'arbre de fuir la menace.

La boule de feuilles s'ébranle, puis se met à rouler.

~

EN DESCENDANT vers cette terre de promesses, mes aïeux avaient été frappés de stupeur.

Des milliers de sphères feuillues roulaient lentement le long du fleuve, laissant dans la plaine mauve une trace éphémère. Les herbes écrasées se redéployaient dès leur passage.

Les images majestueuses de la forêt animée cachaient en réalité une fuite éperdue devant un ennemi implacable.

Les petits vers bouffeurs de racines mettaient à mal ces géants. Toutefois, au cours de millions d'années, la vie s'est adaptée à leur présence. Les arbres ont modifié leurs troncs, raccourci leurs racines pour gagner une mobilité nouvelle. Les vers prennent un certain temps avant de détecter une racine enfoncée. L'arbre profite du délai pour rouler hors de portée.

Quand l'arbre en mouvement les tire hors du sol, les racines se rétractent à l'intérieur, laissant toute la place aux feuilles buveuses de soleil.

Les plus grands arbres-boules dépassent les trois étages du musée dessiné par ma mère, construit par mon père. On ne voit d'un arbre-boule que sa ramure, ses fleurs jaunes visitées par les papillons et, si on a de la chance, ses fruits qui tombent comme des crottes molles, toujours trop mûrs.

Ces fruits sans noyau ni pépins ont intrigué les premiers biologistes. Le but normal d'un fruit est de visiter le tube digestif d'un animal. Les excréments riches en nutriments assurent à la graine un bon départ dans la vie. Or, aucun des animaux fouisseurs recensés sur

Lavande ne les consomme.

Les arbres mobiles absorbent l'eau par toutes leurs parties : feuilles, fleurs, branches, racines. Ils acceptent sans rechigner les poussières déposées par le vent ou les petites mouches engluées au fond de leurs fleurs invitantes. Ses racines griffues arriment l'arbre au sol quand les grands vents fouettent la plaine asséchée à la fin de l'été et que les vers s'enkystent. L'évolution les a doués d'une immense débrouillardise.

Mais rien ne les avait préparés à la convoitise des nouveaux arrivants.

~

L'HERBE humide éteint les flammes naissantes sur l'arbre.

Les voyous ne sont pas satisfaits. Dans leur soif d'excitation, ils le poursuivent en brandissant le lance-flammes. Ce qui les éloigne davantage.

Mon cœur bat à tout rompre. Je ralentis pour ne pas devenir moi-même une proie facile. Dans ma précipitation, je n'ai même pas emporté d'instrument contondant.

Les voyous ont maintenant repoussé l'arbre contre un des saules modifiés de la barrière. La collision végétale les fait rire : les branches de l'arbre se prennent dans celles du saule. Et je vais avoir à les démêler demain…

Quand j'arrive, suant et soufflant, à la barrière, le groupe, qui compte deux filles si j'en crois les araignées de bijoux qui brillent dans leurs cheveux, s'éparpille. Les adolescents ont déjà changé de distraction. Ils ont repéré une autre boule feuillue. Un individu de grande taille, cette fois.

Un garçon coupe à la hache les branches serrées. Les autres l'encouragent à grands cris alors qu'il se fraie un chemin entre les branches. Ce jeune idiot va essayer de rapporter un morceau d'écorce en guise de trophée.

Un arbre-boule n'est pas facile à pénétrer. Je l'ai fait, à la recherche d'une bouture, mais je bénéficiais de l'équipement adéquat pour écarter les branches rigides. Pour atteindre son cœur d'écorce, il faut défier un foisonnement fractal de branches et de racines acérées.

Ce mécanisme de défense ne protège plus l'arbre si un humain

parvient à s'y introduire.

~

Le sol riche sur lequel roulaient les grandes hordes d'arbres était convoité pour les cultures.

Ces ballons géants étaient un obstacle pour les colons, une pile de bois à brûler.

Leurs fruits ont suscité un intérêt passager pour le commerce, mais le goût acidulé défiait tout ajout de sucre. Les rares qui en ont mangé s'en sont repentis avec une violente diarrhée.

Ça ne rendait pas les arbres intéressants pour l'administration. Mes parents ont proposé de les modifier pour rendre leurs fruits comestibles, sans succès. Pour extraire des cellules souches, il fallait gratter le tronc au centre, car aucun rameau coupé ne survivait en laboratoire. Idem pour une racine tranchée à la scie mécanique.

Comme si les arbres-boules refusaient de nous laisser d'emprise sur eux. Mais non, là, j'anthropomorphise.

Pas de cerveau pas de conscience!

Quand l'exploitation de la mine a démarré, la ville s'est agrandie, dévorant davantage de ressources.

Il a fallu les efforts de mes parents pour freiner l'hécatombe, pour aménager une réserve et un musée d'histoire naturelle, obtenir des fonds… Mes recherches pour adapter les racines des céréales aux plaines ont servi d'alibi pour l'existence du musée.

Tout cela à l'ombre des bulldozers.

~

L'adolescent n'est pas encore ressorti de l'arbre. Aurait-il goûté les fruits qui y mûrissent? On a beau prévenir la population au sujet des diarrhées, il y aura toujours des têtes brûlées pour se lancer des défis stupides!

J'éprouve un vif soulagement quand une tête émerge du feuillage. Le garçon fait de grands gestes de victoire depuis le faîte de l'arbre… qui s'ébranle! Sensible aux variations de poids, la sphère tente de rétablir son équilibre. Ce réflexe banal constitue le réel danger des arbres-boules : plus d'un imprudent s'y est brisé les os.

C'est comme ça que mon père est mort. Je revois son corps brisé, une centaine de vers jaunes s'étirant hors du gazon pour renifler cette grosse racine immobile.

Plus tard, beaucoup plus tard, j'ai pénétré à l'intérieur d'un arbre pour gratter son cœur d'écorce. Même avec l'équipement adéquat, ni ma mère ni moi n'avons voulu répéter cet exploit. Incapable de vivre avec ses souvenirs, elle a quitté le musée pour demeurer en ville.

~

En courant pour prévenir les jeunes du danger, je glisse sur un fruit mou et m'étale. Les feuilles coupantes des fausses lavandes labourent mes avant-bras. Des éclats de rire saluent ma chute.

Je me relève, en notant que le fruit fraîchement tombé est plus gros que la moyenne. Comme tous les autres fruits, c'est un beignet de chair fibreuse qui répand une odeur sucrée de fermentation. La ramille qui le retenait à la branche s'est pourrie.

Hélas, il est tout aussi vide de graine que ses semblables.

Pas de reproduction, pas d'avenir!

~

Alors que je clopine vers le groupe, un objet volumineux tombe de l'arbre. Ce n'est pas l'adolescent, qui s'extirpe à son tour des branches. Le lance-flammes vidé, il fait trop noir pour bien voir sous la courbe de l'arbre.

L'objet tombé roule lentement hors de l'ombre. Les rayons dorés de la première lune touchent les ramilles encore tendres qui deviendront un jour des branches.

Un courant électrique traverse ma colonne vertébrale. J'aspire brusquement entre mes dents, n'osant croire à ce que je vois, après ces décennies de déception.

Un rejeton!

En un instant, la stratégie de reproduction des arbres mobiles s'éclaire. Bien sûr qu'une graine ne pouvait croître depuis un fruit laissé au sol! Les vers jaunes à l'affût l'auraient grugé avant qu'il ait une chance de devenir mobile. La plupart des fruits sont stériles; je soupçonne que les arbres ont développé une sensibilité

démographique au territoire rétréci.

Ce bébé arbre est né d'un des rares fruits germés, ses branches et racines nouées à celles de son parent. Il grossissait au sein d'une forteresse impénétrable par la faune locale.

Un choc mou dans mon dos.

Les jeunes me bombardent de fruits puants. Ils se savent impunis d'avance, puisque demain la réserve sera livrée aux tracteurs. Les beignets se collent sur mes pantalons et mes gilets superposés.

Les rires des filles s'enfoncent comme des épines dans ma conscience. L'une d'elles vise mieux que les autres et m'atteint au visage. Je ne vois plus rien, mon odorat bloqué par l'odeur de champignon qui accompagne la décomposition du fruit. J'ai l'estomac vide, sinon j'aurais vomi.

Je nettoie mon visage avec le bandeau qui retient mes cheveux. Les rires niais s'éloignent. Des coups mats résonnent. Puis des craquements secs ponctués d'appels excités.

— La passe!

— Non, ici!

Les jeunes jouent une partie de soccer sauvage avec le bébé arbre. Ils frappent le tronc, arrachent ses feuilles, brisent ses courtes branches. Puisant dans mon indignation, je titube vers eux sur des jambes chancelantes.

La boule tente en vain de s'échapper du cercle de cruauté…

~

UN CÔNE de lumière aveuglante illumine la partie de soccer. Les voyous s'enfuient comme des vampires surpris par le matin.

Je tombe à genoux au centre du cercle d'herbe piétinée et de branches cassées, à pleurer sur l'écorce fissurée du ballon.

La milice s'est enfin décidée. Parmi les hommes qui débarquent de l'hélico, j'aperçois un visage plus ridé que les autres. Depuis le modeste appartement où elle garde mes enfants, ma mère surveillait les images des caméras de la serre.

Pendant qu'elle parle, excitée, de changement de paradigme et de renversement de décision, je soulève dans mes bras la boule, pas plus lourde que ma benjamine de quatre ans. Ce bébé arbre n'aura pas assez de feuilles pour assurer sa photosynthèse, pas assez de

nourriture à portée de son tronc…

Son cœur d'écorce frémit contre ma poitrine. Mon anthropomorphisme encore, ou bien un réflexe de cellules sensitives? De l'écorce abîmée s'étirent deux rameaux qui ont échappé à la vindicte des voyous.

J'entends le *plop* mou de la chute d'un fruit.

Les conversations s'arrêtent subitement. Ma mère aspire d'un coup sec et pose les deux mains sur sa bouche, les yeux brillants.

Le grand arbre blessé s'est rapproché, me couvrant de son ombre. Le fruit est tombé de ses branches. Comme s'il était conscient de notre observation, un deuxième fruit tombe, un beignet énorme, tout près de moi. Moelleux, avec un arôme sucré de tarte au citron.

Un autre appareil se pose, ranimant la conversation.

Je ne les entends plus. Je revois en esprit les traînées de déjections parallèles, laissées par deux individus. Les arbres mobiles survivent, se reproduisent, tissent des liens sociaux entre eux… Cette espèce unique, une fois reconnue, verra son habitat préservé. Peut-être même agrandi : une fois que la mine sera épuisée, le musée restera. Mes enfants, ou d'autres de la prochaine génération, poursuivront les recherches.

Je dépose au sol le ballon vivant. Ses rameaux plongent dans la chair molle du fruit et en aspirent le suc. Un bruissement derrière moi : la grande sphère feuillue a écarté ses branches du bas pour accueillir son rejeton.

J'imprime une légère poussée sur cet être si différent, mais vivant.

Le petit arbre-boule disparaît entre les branches de son parent.

La récalcitrante du Cachalot

Dans l'espace, personne ne peut vous entendre râler contre les designers de cargo. Même décomposés depuis des lustres, ils trouvent le moyen de vous faire suer à bord de leur chef-d'œuvre. Dire que vous rêviez d'une vie de bourlingue tranquille après les atrocités d'une interminable guerre galactique… Et voilà que la menace ressurgit lors d'une honnête occase d'affaires !

~

NOTRE PROBLÈME a d'abord frappé le pilote, alors qu'il circulait dans le tube principal, ses poings refermés sur les cous allongés de deux bouteilles de *Lager* discrètement fermentées à bord.

Rosti, c'est le genre de type aux biscottos gros comme deux ballons de foot quand il plie les bras. Je parle de l'ancien foot, là, pas celui pratiqué par les Zigurrz géants qui raflent toutes les médailles aux Jeux galactiques. Côté cervelle, notre pilote n'est pas moche non plus : on ne recrute pas d'idiots dans l'équipage. Mais disons qu'en dehors de sa spécialité — qui est de danser autour des puits de gravité en évitant les embrouilles et d'ajuster l'amarrage du *Cachalot* à n'importe quel Port au millimètre près —, le Rosti repose sa merveilleuse mécanique cérébrale.

Ce qui a permis au problème de le frapper sans crier gare.

Le *Cachalot* approchait d'un point de rendez-vous avec des commerçants Rigelliens qui n'entendraient pas à rire en cas de retard. (Bien qu'avec une espérance de vie qui se compte en siècles, une heure ou deux ne devrait pas leur causer tant d'histoires.)

Lesdits Rigelliens n'ayant aucune, mais alors là *aucune* confiance en les progrès informatiques, ils exigeaient tous les détails des transactions transcrits en violet sur jaune coquille d'œuf. Et dans les trois langues officielles de la Communauté Libre de Rigel (qui est tout sauf libre et communautaire).

C'est dire que, depuis la fin des hostilités entre la CLR et nous, il

flottait une certaine méfiance.

~

JE CIRCULAIS DONC derrière l'immense pilote, mon œil collé sur une des feuilles en fibres plastiques du rapport financier qu'on allait présenter au client, me fiant à mes automatismes pour me diriger. Logiquement, le problème aurait dû me frapper aussi. Sauf que, passant devant l'entrée d'un corridor secondaire, j'ai marqué une pause pour admirer Jasmine à l'entraînement.

Conformément aux règlements internes de la compagnie, son maillot bleu électrique la couvrait jusqu'aux chevilles tout en filtrant la sueur pour éliminer les odeurs indésirables. N'empêche que le vêtement mettait en relief ses formes généreuses. (Formes généreuses que ses *nunchakus* défendaient sans vergogne en cas d'impolitesse.) Aux gouttelettes de sueur qui perlaient sur sa peau dorée, ça devait faire une bonne heure qu'elle se déhanchait avec une paire de *nunchakus* faits d'un matériau si dense que chacun pesait autant que moi.

Avant de s'engager à bord du *Cachalot*, Jasmine avait pris la sage précaution de s'acheter des muscles. Les myostimulateurs implantés lui permettaient de manipuler ces lourds bâtons en dépit d'un corps de ballerine.

C'était réjouissant de voir cette silhouette gracile évoluer et bondir, ses pieds nus dansant sur la paroi circulaire tapissée de cellules gravitaires. Nous n'avions pas le luxe d'un gym ici. Le *Cachalot* avait beau être de la dimension d'un astéroïde moyen, les volumes habitables étaient chichement comptés.

Notre navigatrice avait noué ses cheveux en une tresse qui lui tombait aux genoux, le fruit d'une délicate application d'adjuvants capillaires. J'ai suivi de mon œil bio, avec un plaisir coupable, ce fil d'ébène ondulé au rythme des routines de *Manga-Jutsu*. Jasmine était huitième *ska* dans cette discipline ; le reste de l'équipage, Rosti inclus, se gardait bien de la froisser.

Je venais de déposer ma pile de rapports financiers à l'intersection pour la joindre dans cet exercice, quand j'ai entendu un bruit semblable à celui d'un gigot de protéine jeté contre un mur : un *plaf* mou.

Puis, furax, la voix de Rosti a rempli le couloir :

— Qu'est-ce qui te prend, espèce d'idiote ?

Le « idiote » a gratté désagréablement l'oreille de Jasmine, qui a interrompu sa routine. Elle s'est approchée d'une démarche aussi chaloupée que menaçante, agrippant les nunchakus par le bout.

— Qui est-ce que tu traites d'idiote ? qu'elle a susurré sur un ton dangereux.

Je l'ai suivie parce que, pour mon plus grand bonheur ou mon plus grand malheur, je suis le capitaine de ce cargo. Prévenir les disputes entre membres d'équipage valait toujours mieux que de recoller les os cassés après.

Puis Jasmine s'est arrêtée, si vite que j'ai buté contre ses hanches pour le moins musclées.

Devant nous, Rosti était assis sur son derrière, ses paluches encore en train d'étrangler les deux bouteilles de bière, provenant sans aucun doute de l'alambic qu'il peut monter et démonter en un tournemain. Même assis, sa tête rasée constellée de prises neuronales directes arrivait à hauteur de mes yeux.

Lui n'avait jamais eu besoin de myostimulateurs : la génétique l'a gâté.

Dès qu'il a enregistré la présence de Jasmine, Rosti s'est relevé, esquissant une danse maladroite avec une bouteille dans chaque main.

— Mais non, c'est pas toi, Jasminou, qu'il a balbutié. C'est *elle !*

Jasmine a suivi son regard, puis a prononcé un juron que je ne répéterai pas ici.

Rosti s'est tourné pour me prendre à témoin. Une bosse violacée germait au sommet de son front.

— Vous avez vu ?

J'ai levé mes yeux de sa bosse.

Là, le problème m'a frappé à son tour.

~

QUE JE VOUS présente notre cétacé spatial : une enfilade de soutes si grandes qu'un imprudent peut s'y perdre et crever de faim ou d'ennui, terminé par un bouclier à particules qui lui fait une grosse tête. Les miettes d'espace habitable sont saupoudrées le long de la dorsale du *Cachalot*, cabines et postes de travail accrochés comme des raisins à

leur tige.

Après des années de voyage à son bord, on circule les yeux fermés entre la cantine et la salle de navigation, 2883 mètres que nos pieds parcourent en mode automatique. Ce qui explique l'œuf pourpre que le front de Rosti était en train de pondre.

Un mur brillant coupait notre accès à l'autre moitié du *Cachalot*. Aucune poignée, roulette ou panneau de commande n'atténuait l'effet miroir qui reflétait nos visages hagards.

Pas besoin de consulter le plan étampé dans ma matière cérébrale pour identifier la coupable. La porte S-76, qui officie comme cloison d'urgence, s'était déployée dans toute sa splendeur métallique.

En temps normal, ces cloisons se confondent avec la paroi de la dorsale du *Cachalot*. Les portes forment un écosystème neural distinct, comme un système limbique de vaisseau, histoire qu'une improbable panne ne transforme nos cabines en tombeaux.

Rosti frottait sa bosse comme pour la faire pousser plus vite.

Je me suis avancé vers mon reflet et posé les jointures de ma main droite sur le métal gris. (Je dis « gris », sans chichi. Jasmine aurait sans doute dit : « moisissure de cyborg, perle de mer ou vif-argent éphémère », comme les marchands de peinture aux algues de Cirène IV.)

J'ai repoussé ma tignasse pour dégager mon cyborgœil. Comme il me coûte un bras en piles, plus que mes cheveux artificiels, je m'en sers avec parcimonie. Les structures internes du *Cachalot* me sont apparues comme un réseau de lignes lumineuses et de nodes qui courent sur la dorsale. Derrière moi, tout ce filage s'éloigne vers la propulsion. Devant…

Deux squelettes, un fluet et un massif avec des tibias comme des poteaux, se tiennent devant un mur gris perle. (C'est la deuxième raison pour laquelle j'utilise rarement mon œil artificiel : c'est très drôle pour des passionnés d'anatomie mais agaçant pour les autres). De petites lueurs jaunes pointillent le faible contour de leurs silhouettes, trahissant la présence d'une foule d'implants sous-cutanés.

Les bouteilles de bière avaient, quant à elles, disparu du paysage virtuel.

Tout comme la seconde moitié du Cachalot.

On dirait qu'une grosse hache venait de trancher le cargo au niveau de la S-76. Les potagers, la pieuvre jardinière, le poste de

pilotage et le pilote étaient soit vaporisés soit hors-ligne (ce qui serait aussi inquiétant).

J'ai fixé mon reflet dans la porte, rentrant le ventre par réflexe, et pris une grande respiration. La myriade de caméras microscopiques vaporisées sur sa surface lors de sa conception devrait lui annoncer à qui elle avait affaire. Puis j'ai ajusté ma voix dans le registre autoritaire qui convient à un capitaine de cargo :

— S-76, ouvre-toi ou explique-toi !

Pas de réaction décelable par mon cyborgoeil.

Un écho a retenti, un long soupir de cantatrice amoureuse, parfaitement imité par les milliers de cellules-perroquets de sa surface.

Puis, plus rien.

Merde.

Les portes intelligentes du *Cachalot*, promptes à l'ennui au cours des longues années de voyage sans histoire, sont des bavardes de première catégorie. Tout comme les murs qui s'avèrent, pour les membres isolés dans leurs cabines, des oreilles prêtes à recevoir des confidences les plus intimes. Une charmante idée de la part des concepteurs pour animer un peu l'ambiance sombre du cargo. (Sombre, parce que sans blague, on ne gaspille pas des kilojoules de photons pour illuminer des corridors.)

Le problème de ce design, c'est que certaines portes n'ont pas beaucoup de conversation pour exprimer leurs états d'âme. Les pires sont celles de cabine, expertes en ahurissantes platitudes. Quand la mienne me souhaite « bon vent capitaine ! » pour la 6000e fois, j'ai envie d'exploser ou d'étrangler les concepteurs. Coup de chance pour eux : ils sont morts ou désactivés depuis des lustres.

— Ouverte, muette, sinon répond ! a chantonné Jasmine à mi-voix.

Les programmeurs ont quand même décrété qu'une porte d'urgence devait rester muette à moins qu'un humain lui pose une question. Sinon la série de cloisons qui jalonnent la dorsale nous aurait assommés depuis longtemps avec leurs conversations insipides.

Toutefois, une porte fermée *doit* répondre à un humain situé à moins d'un mètre devant elle. Jasmine se trouvait à cette distance. La S-76 a poussé un autre long soupir guttural où perçait une note de désespoir.

Ce qui fait que mon taux d'adrénaline frisait le plafond.

— Demande donc au *Boss* c'qui s'passe, a ronchonné Rosti.

LE BOSS, c'est Artificial High-Advanced Brain.

Ahab, pour les habitués qui possèdent un peu de culture, ou qui ont reçu l'implant pour. Sans lui, on serait des billes minuscules dans ces kilomètres cubes de soutes pleines de caisses empilées en superposition optimale. Ahab calcule l'espace disponible comme un jeu, mais on rigole moins quand Lamelli doit défaire avec doigté (ou *tentaculté* dans son cas) l'arrangement lors des livraisons.

En principe, si Ahab détecte un danger, toutes les portes et les entrées de sas du *Cachalot* unissent leurs voix pour nous avertir.

La porte S-76 aurait dû hurler la raison de sa fermeture au lieu de nous refiler des soupirs érotiques de série B.

Il n'y a pas dix mille dangers dans le fin fond du vide. Décompression, impact avec un des trillions de débris hérités des vieilles guerres, intrusion de pirates ou de la police, surchauffe du propulseur…

J'ai biffé le dernier cas. J'arrivais de la cantine, située du côté du module de propulsion. S'il surchauffait, les cloisons d'urgence *derrière* nous, de la S-77 à la S-89, se seraient déployées.

Mutinerie ?

Le petit Trogum au pilotage a trop peur de son ombre pour être capable de naviguer tout seul. De toute façon, il doit encore hiverner dans son panier sous la console. Et Lamelli, bien qu'elle soit une vétérante des guerres rigelliennes, a expulsé un nuage d'encre sur son passé. Notre pieuvre jardinière n'en a que pour ses cultures de protéines et ses croisements.

J'ouvre mon œil valide, le cyborg se refermant automatiquement.

Jasmine examine pensivement son double reflété par la porte boudeuse.

— Que dit le *Boss* ? demande-t-elle.

Je prends une respiration et appelle Ahab avec l'implant caché sous mes cheveux artificiels. Je peux communiquer avec lui de n'importe quel endroit, incluant les chiottes.

[La S-76 s'est fermée et refuse de répondre. Y a-t-il urgence ?

Ma question est plus complexe que ces simples mots, vu que mon implant enregistre mes niveaux hormonaux, ce qui permet à Ahab de savoir *primo*, si je mens, et *deusio*, si j'éprouve une émotion, genre la

peur, l'inquiétude ou l'impatience.

Là, c'est un gros mélange des trois.

Sa réponse arrive au bout de trois longues secondes. Sa voix gutturale jaillit par les cellules perroquets des murs :

[Chuis occupé, moussaillon !

Ahab a récolté au contact des humains de riches familiarités lexicales.

Derrière moi, Jasmine s'adresse à la cloison d'urgence S-76. La navigatrice a de l'empathie, une qualité rare ici. Interroger une porte déprimée demande du doigté.

S-76 pousse un autre soupir.

— Laisse, Jasminou.

Rosti pose ses bouteilles au sol pour recourir à ses propres arguments. Pendant que ses poings rebondissent sur la surface miroitante, je réitère ma question.

Et reçois la même réponse d'Ahab :

[Dis donc, Capitaine de mes deux, va donc voir ailleurs si j'y suis !

Je suis habitué à son registre de taverne, mais pas à être balayé du revers de la main. Ça augure mal pour le rendez-vous.

Rosti s'arrête de cogner.

— Dis donc, Ahab, souffle le colosse, tu sais qu'on arrive au point de rendez-vous dans moins de deux heures et huit minutes ?

Le cerveau ne répond pas.

— Ahab pourrait amarrer lui-même au port, dit Jasmine.

— C'te cervelle en gelée ? rouspète le pilote. Il ne connaît que les plans de conception, pas l'état réel des ports !

Le Rosti a un point. Si Jasmine pouvait consulter ses instruments de loin par l'intermédiaire d'Ahab, les pognes du pilote devaient diriger l'amarrage en douceur de nos huit cents millions de tonnes de fret.

Cent fois plus massif qu'un fragile assemblage de ramures de métal qui ressemble à un arbre dépouillé de ses feuilles, le *Cachalot* pulvériserait le port rigellien. Le seul avantage pour nous est qu'il ne resterait guère de clients pour se plaindre.

« On ne rigole pas avec l'inertie », comme disait mon prédécesseur, mort d'autre chose (une vilaine cirrhose, dans son cas ; une autre raison qui me motive à trouver et confisquer cet alambic).

— Qu'est-ce qui intéresse tant Ahab ?

J'ai pensé tout haut.

Rosti et Jasmine me regardent. Je hausse les épaules en signe universel d'ignorance.

— Le cerveau doit être prisonnier d'une boucle logique, avance Rosti, démentant une fois de plus la réputation de sottise attribuée aux montagnes de muscles.

Les cerveaux s'ennuient. Alors, ils passent le plus clair de leur temps à résoudre des puzzles envoyés par leurs semblables.

— Il a dû recevoir un puzzle insoluble envoyé par un autre cerveau, dis-je.

— Ils pourraient pas se contenter de jouer des parties d'échecs ? ronchonne le Rosti.

— Mais nos besoins ont priorité sur de stupides énigmes ! dis-je.

Jasmine gratte son dos avec le bout d'un *nonshaku*.

— Supposons le cerveau pris dans une boucle, raisonne-t-elle. Pourquoi la porte, sur un autre système, reste-t-elle fermée ?

Ahab était-il prisonnier d'un problème trop fascinant ? Avait-il détecté un danger si étrange qu'il lui posait un dilemme insoluble ?

— Pendant qu'on tergiverse, une armée de nanovermines peut être en train de bouffer l'intérieur du *Cachalot !*

La porte S-76 pousse un autre long soupir où perce une sourde nostalgie.

Cette fois, ma montée d'adrénaline devient une montagne d'inquiétude, impossible à dissimuler au cerveau de bord.

Devant Rosti et Jasmine médusés, je décide de recourir au seul moyen pour interrompre la boucle d'Ahab : j'éclate en sanglots déchirants.

~

PAS TRÈS VIRIL, je l'admets, mais avec nos mauvaises finances, pas le temps de finasser.

Je dois bien avoir beuglé une bonne minute, ouvrant tous les coffres de mes insécurités et de mes peurs pour faire mousser l'angoisse.

Une voix tonitruante familière balaie mon cerveau :

[Hé ! connard. Tes niveaux hormonaux ont pété le plafond de la baraque ! T'es plus en mesure de commander…

Mon état psychosomatique lui avait fait oublier son puzzle. Je ravale mes larmes et les aspire.

— Ahab, abandonne toute autre tâche, que j'ordonne, à la fois mentalement et vocalement.

[Vous n'êtes pas…

Mais déjà mes niveaux hormonaux se sont rajustés, validant mon ordre.

— Confirmé par Jasmina Ayandro et Rosti Belphas, ajoute Jasmine.

Sa déclaration met la clef dans la serrure d'Ahab, qui va laisser en plan son puzzle.

— Ahab, réponds à mes questions sans flafla. Pourquoi la porte S-76 reste close ?

[Contamination détectée à bord.

C'est ce que je redoutais : des nano-vermines larguées en plein espace, qui se laissent aspirer par le bouclier antiparticules. Celui-ci croit tenir une aubaine, sauf que ces robots atomiques trompent les filtres et s'infiltrent à bord.

— Et alors ? demande Jasmine, impatiente.

Elle n'a jamais vu, elle, un croiseur et tout son équipage reformatés en une sphère, en moins de cinq minutes.

Moi, si.

Raison pour laquelle la pharmacie de ma cabine est bien garnie en somnifères. Et la raison pourquoi j'ai très, très peur des Rigelliens qui ont pondu cette arme aussi efficace que discrète. Pas d'explosion flamboyante, pas de changement de masse, et vous perdez votre flotte en moins de deux.

Je pose la question, la gorge sèche :

— Type de contamination ?

[Biologique.

— Type de contaminant ?

[Unicellulaire parasite identifié : toxoplasma.

Ouf, je respire mieux et mes niveaux baissent d'un cran. Je ne connais pas le toxique-truc mais, au moins, on ne va pas retrouver le *Cachalot* changé en ballon.

Toutefois, on n'est pas sortis du bois.

— Sommes-nous contaminés ?

[La section arrière, non.

— Point d'origine de la contamination ?

[La soute B-75, derrière la porte S-76.

— Oh, *Santa mierda !* s'écrie Jasmine. Qui c'est l'idiot qui a laissé une porte de soute ouverte ?

J'ai songé à l'alambic, mais Rosti soutient mon regard courroucé. Puis il écarte les bras, touchant chaque mur de part et d'autre du couloir.

— Misère de mineur ! a-t-il grondé. Nous passons les soutes au peigne fin avant chaque départ !

— Des pirates, alors ? demande Jasmine.

— Ça peut être la compagnie, aussi.

Le scénario est classique : on glisse un agent contaminant dans une caisse scellée avant le départ. Puis un mécanisme d'horlogerie libère le contaminant dans la soute : ce qui est suffisant pour obliger l'équipage à entreprendre un nettoyage ultra-coûteux ou, dans le cas des nano-vermines, à évacuer au plus vite. La compagnie peut déclarer une perte totale et récupérer le ballon amalgamé pour le recycler…

Je me sens soulagé, seulement une désinfection, même si les assureurs vont nous bouffer les profits après.

— Capitaine, demande Jasmine, qui a ouvert les sas des soutes ?

J'ai regardé la porte soupirante. Quelque chose cloche. Le comportement des portes, le cerveau empêtré dans une boucle.

— Sans doute la même cause qui garde S-76 fermée et muette.

≈

— C'EST QUOI CE TRUC, toxopla ? demande Rosti.

S-76 pousse un soupir, avec un timbre distinctement féminin.

— Maudits murs indiscrets, ronchonne Jasmine.

J'appelle le cerveau :

— Ahab ! La bactérie toxomachin est-elle mortelle ?

[Dites donc les moussaillons, j'ai mieux à faire que d'écouter vos émois d'âme !

Triple vermine ! Pendant notre conversation, j'ai relâché mon attention. Ahab est retombé dans son puzzle.

De nouveau, un long soupir familier sort de la surface polie de la S-76.

— Si seulement j'avais des jambes, dit-elle avec la voix de Jasmine,

je partirais au loin…

Rosti et moi nous regardons, pendant que Jasmine examine la porte — et son reflet — avec une intensité farouche.

~

FANTASME classique chez les lourdes qui s'ennuient : *marcher*.

Normalement, les portes sont blindées contre cette psychose. Je soupçonne que le puzzle qui fascinait tant Ahab cachait des graines d'instruction qui ont migré vers le système « limbique » des portes.

— C'est clair, y a un virus embarqué dans un message qui gruge la cervelle du *Cachalot*, comme vous le soupçonniez, a dit Jasmine en levant ses yeux sur moi.

Rosti s'est gratté le crâne.

— Ouais ben là, on a deux trucs : un puzzle piégé dans un message *et* un contaminant placé dans une soute…

— Qui travaille en synergie avec le réflexe de protection des portes, a poursuivi Jasmine.

— Oui, mais d'où ça vient ? dis-je. Ce ne sont pas les Rigelliens qui vont saboter leur propre accord ? On a été en guerre assez longtemps !

Rosti étire ses immenses bras derrière lui.

— Un de nos nombreux concurrents qui vise le même marché ? suggère-t-il.

— Ce n'est pas le premier pirate venu qui aurait pu fignoler ça, dis-je. Je penche pour une des colonies rebelles de Bételgeuse.

— Z'ont pas les moyens ces pauvres petits, dit Jasmine.

— Je verrais bien les Pieuvres, a suggéré Rosti, inclinant son crâne pour exclure notre jardinière du lot.

— Non, dis-je en frottant ma tempe du côté de mon cyborgœil. Elles se relèvent comme nous d'une guerre et ne tiennent pas à s'en offrir une autre.

— « On a été en guerre assez longtemps… », répète lentement Jasmine.

J'aime son expression réfléchie, surtout quand elle me cite.

Rosti se déplie, ses yeux allumés.

— Ouais, Jasminou, tu brûles ! Faut juste se demander *qui* aurait avantage à reprendre les hostilités avec les Rigelliens.

C'est fantastique un équipage plus intelligent que vous, mais

agaçant. Parce que je pige une ou deux secondes après eux.

— Alors, ce qui nous pend sur le nez…

Je n'achève pas ma phrase.

Le vaisseau transformé en une boule grise remonte en travers de ma gorge, suivi de mon déjeuner. Je pivote juste à temps pour projeter une puissante marée d'acides stomacaux contre la porte.

— Aaaah, a soupiré S-76, une vague agite l'océan de Lierrus…

— Oui, capitaine, répond Jasmine, en tournant le dos à la mare gluante qui dégouline de la porte.

Je viens de perdre une bonne partie de mon prestige devant elle. Vite, me rattraper !

— Une telle sophistication ne peut provenir que des programmeurs de notre flotte, dis-je en m'essuyant les lèvres.

Jasmine m'envoie un sourire lumineux, et pas seulement à cause des algues photogéniques qui nettoient ses dents.

— Bien vu, capitaine, dit-elle. Nos saboteurs veulent surtout nous paralyser. Les Rigelliens sont reconnus pour leur susceptibilité. Qu'on manque de se présenter au port, ou qu'on l'emboutisse, ce qui est plus probable sans Rosti à la barre, et les hostilités vont reprendre.

— Les Rigelliens vont être furax, dit Rosti.

— Voilà le véritable motif de ce sabotage, fis-je les yeux au sol. L'Alliance et les Rigelliens sont de mauvais voisins de bras galactique. Nos bottes militaires et leurs fidèles fournisseurs de jouets vont tirer les marrons du feu.

— Ouais, et pour pointer du doigt les responsables en haut lieu, ça va être coton, gronde notre pilote.

Je considère la tache de vomi qui s'efface peu à peu de la porte.

Punir un contracteur malhonnête avait été tellement plus simple !

~

CONTAMINATION OU PAS, il faut traverser S-76. Et pas de sas externe ni de scaphandre pour contourner par dehors.

Je pose la main sur la crosse du beau flingue à ma ceinture.

— La lourde est protégée contre les assauts, a dit Rosti.

Il a raison. Les sandwiches de métal-polymère et nodules intelligents qui composent la porte résisteraient à la charge de mon pistolet.

J'empoigne quand même le flingue pour la belle image que ça projette dans l'esprit de Jasmine. La crosse reconnaît ma chaleur et mon empreinte, et se moule à ma paume. Mes doigts se replient sur une moulure précise de la crosse du pistolet, une courbe formant un G.

Je scrute la paroi du couloir avec mon cyborgoeil et vise l'endroit où le large tuyau du conduit d'aération rencontre la porte. Puis sans attendre la réaction d'Ahab, je presse le point G du pisto.

La chambre d'énergie vibre contre ma paume.

Je ne vois pas la couleur du rayon laser, mais devant moi, le mur change lentement de couleur. Il passe du gris au rouge vin, puis à l'orange, irradiant une chaleur qui déshydrate mon œil bio.

Je poursuis en clignant de l'œil vers Jasmine.

Un trou apparaît, dégageant une désagréable odeur de caoutchouc brûlé mêlé à celle de l'acier fondu. Activant le compas de mon cyborgoeil, je trace un cercle parfait, histoire d'impressionner notre jeune navigatrice. Des larmes de métal orange dégoulinent sur le mur, seule trace du rayon laser.

Hélas, en rencontrant l'alliage de la porte, mon beau cercle se ratatine en un D timoré.

S-76 réagit aussitôt :

— Eh les poteaux, fait chaud par ici ! On jurerait les plages volcaniques de Soraya-4 que je rêve de fouler…

— Rêve toujours, eh, *patate !* s'écrie Jasmine, son empathie dégonflée.

— Et le sable coule entre mes orteils…

Ce duel de voix féminines accompagne le sifflement pervers du métal en ébullition.

Je fais signe à Rosti.

Heureux de se défouler, il enfonce d'un seul coup de poing le cercle de mur encore chaud. L'écho de la plaque tombée rebondit sourdement dans le conduit d'aération.

J'y passe la tête, une main sur mon pisto. Sur le même plan que l'invincible porte S-76, s'étend une cloison blanche, celle qui ferme le système d'aération en cas de pépin. Ces cloisons sont le tendon d'Achille du *Cachalot*.

Moins solide que ses consœurs exposées aux humains, son plastique léger est du carton pour la décharge de mon flingue. Le

contracteur avait grugé sur la qualité du produit fini, se faisant une paire de couilles en or au passage. Il s'était avéré aussi retors que les programmeurs de portes (et tout aussi mort, par la main de mon prédécesseur).

Une odeur de chitine roussie m'alerte.

— Capitaine, vous brûlez ! s'écrie Jasmine.

Je me retire du trou. En me penchant, mes cheveux ont touché le bord de métal chauffé au rouge.

Je sautille en me tapant la tête — en vain : les polymères qui composent mes faux cheveux sont tout ce qu'il y a de plus inflammable. Je crie, parce que je risque non seulement la calvitie, mais un méchant court-circuit de tous mes implants cervicaux, et une vie de légume après.

Une grosse main m'immobilise, en même temps qu'un liquide coule sur mes cheveux, étouffant les flammes. Une odeur de houblon chaud m'enveloppe. Quelques gouttes de la dernière recette de l'alambic trouvent ma langue.

— Eh *mierda*, gronde Rosti en montrant la bouteille de bière vide. Une de perdue…

L'émotion passée, je tâte mon crâne. Tous mes implants sont fonctionnels : ouf ! Mais je peux dire adieu à ma tignasse désormais réduite à un tapis noirci…

Je me secoue, libérant un nuage de gouttelettes de bière.

— Rosti, file chercher trois combis-bio. On va se prendre les microbes en pleine poire.

Le géant galope vers la cantine, qui fournit bien plus que des calories vides. Il revient avec trois beignes bleu pâle autour du poignet.

Nous passons ces épais colliers à nos cous, moi m'assurant de me délester de ma ceinture de pisto.

Sitôt fait, *prouf !* Des scaphandres à mémoire de forme se moulent à nos vêtements. Ils sont souples, avec casques mi-rigides, filtres et réserve d'air intégrés. Zéro chance de survivre au vide, mais avec eux sur le dos, on peut traverser une zone de peste de niveau 4 sans problèmes.

Les visières reflètent la lumière ambiante, transformant nos visages en miroirs.

Glissant mon bras armé par le trou à peine refroidi, je poursuis

mon œuvre destructrice. La fumée et la chaleur dégagées par la cloison blanche nuisent à ma vision. Toutefois, quand mon flingue m'annonce que sa réserve est vide, un passage a été creusé.

La vapeur de métal se dissipe, m'arrachant un *Santa mierda !*

Le trou est trop étroit, même pour le joyeux loustic que je suis. J'avise aussitôt une candidate adéquate.

— Jasmine, tu es la plus mince.

Elle avait compris, mais un compliment bien tourné ne fait jamais de tort.

— Faufile-toi pour voir. Mais reste en contact.

— J'ai besoin du flingue, dit-elle.

— Pourquoi ?

— Parce que la S-75 est certainement fermée aussi.

Je cache le dépit de ne pas y avoir pensé moi-même derrière une technicalité.

— Je n'ai plus de munitions…

Une grosse paluche dépose une capsule dans mon gant.

— J'ai pensé que vous en auriez besoin, dit Rosti.

Le colosse est allé faire les commissions pendant que je creusais. Je l'aurais embrassé à pleine bouche sans nos combis.

Le pistolet ne peut pas m'être arraché de force, mais je peux le prêter. Je retape le point G de la crosse pour qu'elle accepte la main de la navigatrice.

Je suis presque jaloux quand la crosse se rétrécit sous sa main, enveloppée par un mince gant-bio.

Pendant que Jasmine noue ma ceinture-au-flingue autour de sa taille de guêpe, mon cœur tape comme un gamin sur la vitre d'un magasin de jouets trop chers pour lui.

Elle se tortille pour se faufiler, me laissant une vision délicieuse de son arrière-train bleu pâle.

~

LES MINUTES S'ÉGRÈNENT. La porte S-76 continue de nous bassiner avec son obsession de pieds, au point que je m'ennuie de ma porte de cabine.

Toujours pas de contact avec les deux autres à l'avant du *Cachalot*. Le copilote doit être encore à roupiller dans son panier. Le Rosti aurait

dû le réveiller.

Enfin, la voix claire de Jasmine jaillit dans mes écouteurs :

— Capitaine, j'ai parlé à Lamelli. Elle a été enfermée dans le potager, mais elle progresse par les conduits. Je suis en train de m'attaquer à la cloison. Hé bé ! Ça fond comme du nougat, sauf que ça pue !

Lamelli n'aura aucun problème pour se glisser dans les interstices.

— Et alors, qu'est-ce que ce poulpe a à nous dire ? grogne Rosti.

Un vétéran des guerres contre les Pieuvres, il se tient loin du potager et près de son alambic.

— Elle confirme ce qu'on craignait, dit Jasmine. Ahab a reçu une communication voici une demi-heure. Codée.

Une demi-heure qui tombe pile avant la fermeture de S-76. La communication codée contenait un puzzle. Pour un cerveau inoccupé, c'est comme un pot de miel pour un grizzly : impossible d'y résister.

Celui-là devait être super collant pour occuper toute l'attention d'Ahab. Juste décoder le truc pour le lire a dû procurer un plaisir fou. Et dans cette communication, se cachait une cascade d'instructions badines comme entrouvrir une porte de soute. Je gage que la caisse bourrée de contaminants s'est effritée à ce moment.

Sitôt la contamination flairée, les cloisons de part et d'autre de la porte qui bâillait se sont fermées. S-75 et S-76. Un ruisselet d'instructions de la cascade pirate a dû couler dans le système « limbique », déverrouillant les envies de voyages tapies au cœur de la psyché des portes.

Du piratage de haut niveau.

La voix de Jasmine est revenue offrir un contrepoint mélodieux à mes réflexions :

— Capitaine ? J'ai ouvert le mur pour sauter dans la portion de dorsale fermée. En effet, la S-75 est close. (*Un silence.*) Je suis devant la porte de la soute. Elle baille d'un centimètre.

Assez pour que la contamination soit détectée.

— Tu peux approcher du point d'origine ? Si on veut pincer les coupables, il nous faut des données béton !

Une série de ahanements suivent, alors qu'elle tire l'épaisse porte à la force des bras.

— Qu'est-ce que tu vois ?

— Eh bien, c'est sombre… avec plein de débris qui flottent.

— On aurait dû lui filer une lampe, dit Rosti.

— Non, ça va, j'ai mes dents, dit Jasmine. (Un nouveau silence — puisque c'est difficile de sourire et de parler en même temps.) Il y a des petites boules foncées partout.

Un grognement, comme elle déplace un objet.

— J'ai attrapé un débris. Tiens, c'est mou et… *santa mierda !* Ça pue !

Sa voix s'est haussée à l'octave supérieure pour jurer.

— S'il y a une contamination de toxomachin, ça peut venir de ces boules. Reviens !

À ce moment, Jasmine pousse un cri à la fois inattendu, saugrenu et hautement désirable :

— Hiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiih !

Un hurlement pure demoiselle-en-détresse, incompatible avec ses formidables capacités de combat.

— Une *chose* a agrippé mon dos !

Une série de chocs suit, Jasmine cherchant à se débarrasser de l'attaquant.

— Merde, s'écrie-t-elle soudain, cette saleté a percé ma combi !

Contamination plus combinaison éventée : l'addition qui remplit nos cauchemars dans toutes ses variantes. J'ai crié, toute prétention jetée aux ordures :

— Jasmiiiiiiiiiiiiiine !

Une fois de plus, la S-76 répond par un long soupir vide.

Je boxe sur la stupide porte, m'offrant en spectacle : le capitaine semi-cyborg du *Cachalot*, vétéran des guerres de Rigel, réduit à sa condition de sac de sang et de nerfs. Mes niveaux de sérotonine ont dû grimper au plafond. Tant pis si ça dérange encore Ahab dans sa bulle, mes jointures s'écrasaient sur la surface indifférente.

Puis, deux poignes immenses pleines de doigts enferment les miennes.

— Ça ne sert à rien de vous esquinter, Capitaine.

J'ai croisé un regard de brume triste dans un visage rude. Guerre contre les Pieuvres devenues nos alliées, guerres de Rigel et son cortège d'horreurs…

J'aurai vécu assez longtemps pour voir le Rosti plus raisonnable que moi. Ça m'a calmé. Ça, et la deuxième bière qu'il a dégoupillée après m'avoir relâché.

Pendant que je déguste une gorgée, avec un petit arrière-goût d'huile de lin, je me concentre sur mes écouteurs. Les halètements de Jasmine et les chocs secs de caissons cognés se poursuivent.

J'ai crié à Jasmine de revenir dans le corridor. Les échos de plus en plus lointains m'ont révélé qu'elle dérivait dans l'immense soute. Des caissons de plusieurs tonnes mal amarrés peuvent vous écraser une navigatrice imprudente. *Mierda*, une demoiselle en détresse et moi impuissant ! J'avale une autre gorgée de bière de contrebande.

C'est alors qu'une voix, aussi sirupeuse qu'artificielle, se fait entendre :

— Jasmine ? Hou-hooou ?

Ça, c'est la jardinière qui s'est glissée par les conduits pour rejoindre Jasmine. Lamelli plonge sans bruit dans l'apesanteur de la soute, ses tentacules navigant avec grâce entre les caisses.

Puis, le contralto suave de Jasmine résonne :

— Ici ! Ici-ci-ci…

La jardinière s'est élancée vers elle.

— Magne-toi, Lamelli, c'est sur mon dos ! s'écrie Jasmine, passablement essoufflée après sa gymnastique en 3 D.

— Ça alors ! C'est sur ta tresse !

Puis j'entends un grincement aigu, une double note.

— Ouille ! Mais décroche ce truc !

La pieuvre se met à roucouler :

— Hooo, allons, Jasmi, tu ne vas pas avoir peur ? Attends, regarde comme il est mignon !

Là, j'écume.

Lamelli, elle aussi, a vu le coup du vaisseau changé en boule, ce qui l'a dégoûtée de ses anciens alliés et convaincue de changer de métier.) Elle doit savoir que des trucs mignons tout plein peuvent vous zigouiller en moins de deux !

Jasmine émet un gloussement de surprise.

— C'est tout doux !

Puis, elle pousse un long soupir.

Pas comme celui de la porte qui rêvait à des pattes : un soupir de femme comblée qui titille en moi une jalousie irrationnelle.

— Les *fiiiilles !* que je crie. La toxoplas*chose* !

Les consignes sont claires : évacuer les zones infectées, puis se mettre en quarantaine pendant qu'on déploie l'artillerie lourde pour

désinfecter.

Et faire soigner Jasmine au plus vite.

Pour Lamelli, pas d'inquiétude, les deux couches d'épiderme de la Pieuvre la protègent des contaminants. Quant au Trogum, trois millions d'années d'évolution dans une soupe microbienne agressive l'ont rendu invulnérable.

La voix calme de Lamelli s'élève :

— Oh ! Capitaine, vous ne comprenez pas. La toxo…

À ce moment, une explosion de cent dix décibels l'interrompt.

[J'AI TROUVÉ, les moussaillons !

Le cri de Ahab, partagé par toutes les cellules-perroquet du vaisseau, fait vibrer mes tympans. Mal de bloc garanti pour demain, si jamais il y a un demain.

— T'as trouvé quoi, idiot ? que je marmonne, mes mains sur les oreilles.

[Le verre est à moitié rempli !

Aucune idée de quoi il jacte. Ce n'est pas pour rien que les puzzles dont raffolent les cerveaux s'avèrent insolubles pour des humains. Par contre, quelque chose vient de débloquer en même temps que le puzzle.

La S-76 chuinte en s'ouvrant, six lamelles se rétractant dans le mur comme le diaphragme de mon cyborgoeil. Là, j'arrête d'essayer de comprendre et, contamination ou pas, je me précipite vers la soute. Mes yeux fouillent la pénombre. Des points de lumière dansent dans l'obscurité, soulignant les angles des caisses flottantes.

Un grand poulpe doré à taches fluo bleues étire ses tentacules, s'appuyant contre des caisses, poussant et se projetant avec délicatesse. Un collier de traduction brillant encercle la partie du corps au-dessus de la naissance des membres. Jasmine s'est accrochée au dernier bras du poulpe, sa longue tresse flottant comme un câble dans son sillage. Une inquiétante tache sombre remue sur elle. Pourtant, toute trace d'inquiétude a quitté son visage.

Lamelli amarre deux ventouses au métal de la porte de sas et se hisse avec Jasmine. La navigatrice — sa combi déchirée révélant une épaule arrondie — tient contre son ventre une boule de poils noire de laquelle dépassent deux triangles tout aussi noirs. Puis de grands yeux jaunes s'ouvrent dans la fourrure.

Un petit moteur se réveille quand la main de Jasmine et un bout

de tentacule de Lamelli frottent la créature.

— Un chat ! s'exclame Rosti derrière moi. J'croyais qu'un virus les avait décimés !

— Dans l'Alliance, peut-être, mais ceux des territoires voisins ont développé une résistance, répond Lamelli.

Je me penche pour observer la bête, gardant ma combi.

Le chat, apercevant son reflet dans ma visière, a feulé. Cinq griffes acérées ont jailli de sa patte. Je me suis reculé aussi sec.

— Bon, dis-je un peu déboussolé, eh bien, il reste qu'on a une contamination de *toxomachin* à contenir…

Avec ses tentacules, Lamelli forme des signes, que son collier a traduits.

— Capitaine, la toxoplasmose vient d'un parasite que les chats transportent avec eux. Ces boules que vous avez vues, ce sont ses crottes pleines de ce parasite.

— C'est ça, un autre truc qui va nous dégommer, que je ronchonne.

Je ne sais ni comment ni si les pieuvres rient, mais les soubresauts onctueux de Lamelli en livrent une bonne impression.

— La *toxoplasma* ne vous rendra pas malade. Sauf si vous vous faites greffer un utérus et que votre sang transmette le parasite à votre fœtus.

— Merci pour l'image mentale !

Bien sûr, Jasmine pouffe.

— Ça favorise aussi l'attachement des humains aux chats, poursuit Lamelli.

J'ai croisé mes bras alors que Rosti se défaisait de sa combi.

— Quel intérêt évolutif, alors ?

— Eh bien, émet Lamelli, les humains protégeaient les chats.

Le complice qui a caché le chat devait avoir un sens de l'humour certain. Rosti passe un gros doigt sur la tête du félin, entre les oreilles pointues ourlées de rose.

— Ils les vénéraient même, dans l'Égypte ancienne, dit-il avec une trace de révérence dans la voix.

Le félin disparaissait complètement dans ses bras, et ronronnait comme un moteur.

— En tout cas, on dirait qu'il m'aime bien, *hu-hu !*

Lamelli a croisé deux paires de tentacules.

— Attention, dit-elle, les chats sont reconnus pour être indépendants d'esprit. Ce sont de vrais profiteurs !

Je me gratte le tapis de cheveux brûlés. Il reste encore un tas de détails à régler, comme réussir notre amarrage et démasquer les sales raclures qui nous ont tendu ce piège. Pourtant, en regardant le chat se lécher les pattes, je sens un poids s'envoler de ma poitrine.

— Un profiteur ? dis-je, amusé. Comme nous, alors !

— On peut le garder, capitaine ? a demandé le pilote.

Ahab s'est manifesté à ce moment :

[Alors, les moussaillons, va falloir mettre les bouchées doubles pour fignoler un bel amarrage !

Rosti file vers l'avant du *Cachalot*, le chat confortablement calé sur ses épaules, la navigatrice sur les talons.

— Faudrait lui trouver un nom, hein, Jasminou ?

~

EN METTANT TOUTE la gomme et ralentissant au top, nous sommes arrivés à l'heure au rendez-vous, près d'une naine jaune pas si différente que celle du Berceau. J'ai salué avec dignité les envoyés de Rigel, Rosti tenant en équilibre une imposante pile de feuilles en fibres intelligentes.

Obtenir réparation pour le coup fourré qu'on a tenté de nous faire pourrait s'avérer impossible. Alors, j'ai déployé toutes mes ressources pour que ces négociations destinées à panser nos plaies mutuelles roulent sur l'huile.

Quand j'ai pressé ma paume contre la pierre marbrée sur laquelle était gravé l'accord, j'ai jubilé. Tant pis pour les va-t-en-guerre et leurs sbires !

Nous sommes repartis, les poches et les soutes pleines de précieux cristaux. On a pu racheter le *Cachalot* et se lancer à notre compte, avec Ahab.

Et Moby est resté avec nous.

Les portes l'adorent !

Pitch de vente aux Archétypes

LE SOURIRE du Vendeur tenait de chat du Cheshire.

Ce sourire, plus que ses mots, me donnaient la chair de poule. Ces dents parfaites, éclatantes, d'un alignement surréel, suscitaient en moi une pressante envie de courir me mettre à l'abri quelque part.

Sauf que dénicher un abri relevait de la gageure sur la face cachée de la Lune, tavelée d'impacts de météores. (Mon arrière-grand-mère s'est marrée quand je lui avais annoncé cette mission, mais je n'ai pas saisi son allusion à « passer vers le côté obscur ».)

Au moins, la plaine cendreuse de régolithe et le vide encore plus mortel au-dessus se trouvait de l'autre côté de la paroi de notre bulle, mince comme un cheveu. À l'intérieur, l'odeur d'argenterie ternie du service à thé du Mentor, de vieux cuir des bottes du Héros, de la sueur salée du Comparse se mêlaient avec notre oxygène essentiel comme un partenariat moisi.

— Aucun changement d'orbite, ga-ran-ti! déclara le Vendeur, agitant une main parfaitement humaine.

Pas juste.

Des aliens devraient avoir l'air de créatures difformes couvertes d'écailles, de fourrure, ou suintantes de glaire, tout sauf un superbe Caucasien avec une abondance de dents parfaites et des cheveux bruns à la coupe impeccable qui sentent le shampoing à la camomille. Son costume trois-pièces bleu nuit ne faisait qu'accentuer son physique d'athlète.

J'imagine que les Vendeurs avaient consulté nos émissions radios pour adapter leur apparence, un exploit accompli par une horde de technos qui faisaient baver nos scientifiques.

S'adapter au client était sans doute leur devise.

Derrière mon dos, des voix nerveuses discutaient de cette offre, celle du Mentor résonnant dans les basses octaves. Nous avions brisé depuis notre façade d'indifférence, notre besoin tellement criant que n'importe quelle race le moindrement ferrée en affaires se bousculerait

au portillon.

Désertification, guerres liées au climat, résidus toxiques, pollution des océans avaient forcé les survivants à suivre les très riches hors du système solaire ou bien à faire des pieds et des mains pour obtenir très vite un monde habitable.

Lune : dis bonjour aux Vendeurs!

~

JADIS, quand j'étais innocent et asexué, j'allais m'étendre sur le carré de faux gazon derrière notre chalet et fixer le ciel nocturne, savourant et redoutant à la fois l'illusion de tomber vers cette infinité de points scintillants.

Maintenant, le regard fixe des étoiles me faisait frissonner malgré la température étouffante de la bulle de négociation. J'aurais dû apporter le châle.

Au moins mes doigts auraient quelque chose d'autre à broyer que le pied de cristal de ma coupe de punch. Cependant, mon rôle au sein de l'équipe hâtivement assemblée se limitait à *soit resplendissante et tais-toi*.

Je vérifiai le vernis mes ongles, d'un bleu ciel qui contraste avec ma peau brune.

Une fois que s'achève votre enfance innocente et asexuée, vous deviez choisir parmi les dix-huit cents archétypes sexuels celui qui se rapprochait le plus de vos dispositions naturelles, ou des vœux de vos parents. Puis, vous entamiez le processus de métamorphose qui définirait votre vie adulte.

Le poids de ma devanture me causait de lancinantes douleurs lombaires. (Juste pour nous impressionner, nos visiteurs avaient implanté la bulle dans un secteur de démonstration où régnait une gravité terrestre normale.)

L'impératif *Soit resplendissante et tais-toi* me gardait bien droite dans ma robe cocktail bleu perle, avec les escarpins accordés.

J'étais loin d'être certaine que le tissu moulant ou mes cils lourds de mascara éblouissaient le mignon Vendeur, mais ma silhouette de Femme Fatale™ faisait tourner quelques têtes parmi notre équipe.

La bulle de démonstration des Vendeurs ne pouvait recevoir qu'un maximum de cinq délégués humains, ce qui laissait peu de place à la

diversité. Du coup, le reste de l'équipe était constituée de males hétéros nantis de divers attributs.

Un Héros Campbellien™ rasé de près se tenait près de son Sage Mentor™, dont les cheveux et barbe de neige atteignaient presque la base de son bâton de bois sculpté. Un Comparse Comique™ à l'hygiène douteuse (et qui suait abondamment) jetait des coups d'œil nerveux sur la table de buffet, comme si un parasite allait surgir du bol de punch et se coller irrémédiablement à son visage.

Pas de danger. Les senseurs dissimulés sur ma robe trop échancrée n'avaient détecté aucun danger lors de notre scintillante matérialisation sur les lieux.

J'aurais vraiment adoré que Lucy nous accompagne. Hélas, malgré ses compétences et une bonne humeur à toute épreuve, mon amie Androgyne Manic Pixie Girl™ a dû concéder sa place à un Machiavel Malin™ qu'on jugeait plus apte à déceler les tentatives de duperie de la part des Vendeurs.

La même chose valait pour le partenaire de Lucy, ce qui était dommage. Le Savant Fou Travesti™ et sa robe à paillettes rehaussaient n'importe quel party.

De toute façon, il était en ce moment trop occupé à se lamenter de la perte de son dernier trou noir, et à reconstruire son accélérateur de particules pour se soucier d'une « insignifiante transaction immobilière ».

~

PENDANT QUE LE babil du Vendeur glissait sans effort sur la surface de mon esprit, une courbe brillante émergea de l'horizon.

Une illusion, bien entendu, vu que la face obscure de la Lune était tournée vers l'espace.

Une Terre glorieuse montait, agrippant nos regards en dépit de la fausseté de ses spirales de nuages blancs et ses océans azur. Ça fait très, très longtemps que notre planète ne ressemble plus à cette merveilleuse bille. On aurait dû voir des déserts bruns et des mers dépourvues de vie, vert kaki.

Le Machiavel Malin™ cracha à terre.

— Ils utilisent tous les trucs du manuel! A-t-il grincé d'une voix mauvaise.

J'avoue qu'on ne s'entendait pas très bien depuis notre première rencontre de préparation, alors qu'il m'avait saluée d'un odieux « Tu peux appeler Mach, poupée! » auquel j'ai répondu aigrement « Gare à tes fesses si tu m'appelles encore poupée! » (Une Femme Fatale™ sait très bien être fatale tout court.)

Néanmoins, le danger avait sa façon à lui d'aplanir nos différences archétypales.

Ces habiles Vendeurs connaissaient nos points faibles. Leur vaisseau-beigne avait capté ces magnifiques images décalées de notre belle bille pendant qu'ils étaient en route vers notre système.

J'avalai une gorgée de punch qui imitait la sangria. (Le breuvage ne contenait pas une trace d'alcool, mais j'en aurais bien eu besoin.)

En buvant, je songeai à l'offre des Vendeurs aux paroles magiques. Leur proposition était loin d'être nouvelle; cependant, ils possédaient les moyens technologiques pour le mettre en œuvre sans avoir à attendre des siècles.

Et des siècles, mon ami, on n'en avait plus.

~

— MAIS COMMENT POUVEZ-VOUS appliquer votre idée? demanda le Héros Campbellien™, en ouvrant bien grand ses yeux limpides.

Il poussait un peu trop sur la candeur, mais comme Luke ou Bob ou Paul ou Kurt possédait un degré avancé en ingénierie, sa naïveté tenait plus d'une habitude. Comme des tonnes d'ados choisissaient de devenir un Héros, j'avais du mal à retenir son nom aussi typique que monosyllabique.

Les mains gracieuses du vendeur voletaient, traçant dans l'air un globe invisible.

— Comme vous le savez, Bob, dit-il (avec un sourire englobant à la fois le nom du Héros et la référence culturelle) pour retenir une atmosphère, votre satellite aurait besoin de six fois sa masse actuelle. Une fois cet obstacle vaincu, nous pourrons envisager la production des molécules de poids moyen et léger qui composeront une nouvelle enveloppe gazeuse.

Son babil m'étourdissait, mais le Héros absorbait le tout comme une éponge.

— Heureusement, notre tout nouveau *Mass Magician*VTM se

chargera de cette besogne!

Le Mentor leva son bâton de bois sculpté, terminé par une tête de cobra à la gueule menaçante.

— Une telle augmentation risque de perturber le centre de masse du système terre-Lune, dit-il, tandis que ses yeux vifs et sages survolaient ma propre augmentation.

Ces implants de silicone me promettaient de nombreuses joutes contre le cancer; ils avaient été insérés dans l'espoir de distraire les Vendeurs. Hélas, un petit génie de l'espionnage informatique avait découvert la vérité sur leur forme non-humanoïde après notre atterrissage sur la Lune.

Concluant que mes charmes et ruses féminines obtiendraient une note zéro sur cet alien, je me défis de la plupart de mes idiosyncrasies de Femme Fatale™. J'ordonnai mentalement le décolleté plongeant de se refermer et la robe trop ajustée de se desserrer un peu.

Les yeux vifs et sages du mentor revinrent se fixer sur le vendeur, qui répondit sans battre un cil.

— Bien entendu, dit-il. C'est la raison pour laquelle j'ai insisté pour obtenir une clause spéciale, afin que notre *Mass Magician*VTM n'apporte aucune modification d'orbite.

Il jeta alors des coups d'œil suspicieux autour de lui, la pantomime bien connue pour s'assurer que personne n'espionnait ses gestes. Décidément, cette masse de cheveux noisette me distrayait un peu trop. Je fis une note mentale de demander au Comparse de retrouver dans ses archives l'acteur dont le superbe corps se pavanait dans ces élégants mocassins. Le Comparse cultivait un goût pour les archives.

— Il y a ce comité de grosses huiles qui supervisent toutes nos transactions commerciales, expliqua le vendeur d'un ton de conspirateur. Vous savez, je risque de perdre ma licence si je dévie du règlement officiel. Cependant, je suis capable de vous procurer une dispense spéciale pour des nouveaux clients comme vous avec un super rabais…

Mach me fit un discret signe de la main.

— L'offre spéciale, secrète, *oh-je-vais-avoir-des-ennuis-avec-le-patron*! Chuchota-t-il. Le plus vieux truc au fond du sac à surprise!

J'écoutai cependant la suite de l'argumentaire du vendeur, massant le bas de mon dos mis à rude épreuve.

Je dois avouer que cet emberlificoteur savait s'y prendre pour nous

convaincre d'acheter sa salade. Même le Mentor suivait, hochant sa tête neigeuse, inconscient de son langage corporel.

~

LES MINUTES suivantes furent remplies de schémas et de chiffres énigmatiques, saupoudré de géologie lunaire.

— Vous avez suffisamment d'oxygène stocké dans la croute pour ensemencer une bonne couche d'air.

— Et on le retire comment? demandai-je.

Je n'étais pas fâchée de mettre en évidence ma modeste formation scientifique. Savoir qu'existait de l'oxygène prisonnier de la roche ne nous avancerait pas beaucoup.

— Nous pouvons implanter un Atmo-SpeederVTM pendant que votre population s'installe sur les nouveaux territoires. Pour un supplément, bien entendu!

Comparse Comique™ intervint, sa face globulaire évoquant une autre lune.

— Un atmo-*quoâ*? s'écria-t-il, d'une voix grasseyante et drolatique.

Le vendeur aux cheveux brun noisette recula d'un pas.

— Permettez-moi de vous faire une démonstration gratuite! dit-il.

Une grosse boîte se matérialisa au centre de la bulle. Ses faces transparentes laissent entrevoir des rouages complexe, mélanges de veines de métal et d'organes cristallins.

L'adroit Vendeur se lança dans un boniment qu'il avait clairement mémorisé.

— L'Atmo-Speeder VTM représente la toute dernière étape de l'évolution des techniques de terraformation. Il peut soutirer les oxydes des minéraux de la croûte afin d'atteindre le ratio d'oxygène désiré, ainsi que synthétiser d'autres molécules courantes.

La base de la boite émettait un bourdonnement sourd, et je vis des vagues concentriques modelant la poussière de régolithe compactée.

— Cet appareil est le meilleur de sa génération, en plus d'opérer à une fraction, je dis bien, une *frac-tion* du coût énergétique de son prédécesseur…

Mach se pencha au-dessus de la boite transparente, la dévorant des yeux.

— Belle mécanique!

Ses mains étaient nouées dans son dos, pour pour retenir ses doigts frénétiques de toucher l'objet.

Le sourire du vendeur s'évapora. Il avait dû rencontrer des clients similaires.

— Tous nos équipements sont protégés par copyright, dit-il d'un ton sévère. Toute tentative d'ouvrir le boîtier entrainera un bris de contrat.

Les sourcils de Mach s'élevèrent en une expression (*qui, moi*?) si innocente que le Comparse pouffa, et manqua de s'étouffer avec son punch. Il recracha un jet de liquide rosé qui dégoulina sur la paroi de la bulle, provoquant notre hilarité. Ses joues gonflèrent alors qu'il toussait et toussait.

Le mignon vendeur, l'image même de la considération, s'approcha de lui.

— Est-ce que ça va? demanda-t-il d'une voix adoucie. J'imagine que posséder un seul larynx peut s'avérer ennuyeux. Moi, ça m'a pris des décades pour m'habituer à ne pas déglutir et respirer en même temps!

Pour la première fois, je vis cet être aux cheveux bruns comme plus qu'un simple vendeur anxieux d'engranger sa commission. Ces longues missions requéraient de leur race un engagement dont aucun Héros ne pourrait se vanter.

Sacrifier *son propre corps* pour obtenir une vente? Ça prenait du cran!

Comparse s'éclaircit la gorge et hocha la tête pour signifier qu'il allait bien, récoltant un autre sourire éclatant du vendeur.

Je perçus un mouvement à la limite de ma vision périphérique.

Le Mentor s'était approché du Atmo-Speeder, s'appuyant lourdement sur son bâton à tête de serpent. Il se pencha au-dessus de la boîte, repoussant sa longue barbe sur le côté. Son autre main…

La tête de cobra sculptée se mit à briller, comme brûlant d'un feu intérieur. Je crus d'abord que le Mentor utilisait un effet archétypal pour impressionner le Vendeur.

Soudain, un éclair aveuglant me força à plisser les yeux. Un réflexe qui arriva trop tard pour oublier l'image qui s'imprima sur mes rétines : les os sombres du mentor, son bras tendu, les phalanges de sa main droite repliée sur… plus rien.

J'entendis un hoquet de surprise du Comparse, un grognement ahuri de Mach, un début d'exclamation du héros (*que…?*) couronné par une aspiration brusque du Vendeur.

Quand j'ai réussi à séparer mes cils collants de mascara, un monticule gluant couleur de café achevait de s'affaisser sur le régolithe, libérant une odeur grasse de selles et de punch. Dans un mouvement inverse, le carbone, l'oxygène et l'azote se libéraient des restes du Mentor, formant un nuage jaune en expansion.

Le long bâton à tête de cobra avait disparu.

Le Héros tomba à genoux aux côtés du monticule qui achevait de se consumer. Il leva son visage lisse ver le ciel et poussa un hurlement vibrant d'affliction.

"NOOOOOOOOOOOOOOOOOON!"

Je restai clouée sur mes talons aiguilles.

Le médisant Mach s'abstint de ricaner.

Le Comparse se pinça les lèvres.

Un Héros qui perdait son Mentor n'était pas un sujet de rigolade.

~

De lourdes conséquences planaient au-dessus de nos têtes. Ma propre robe était affublée d'une armée de petits yeux espions, lesquels auraient connu une fin similaire si je m'étais avisée de les déclencher. J'ignorais quels autres gadgets se cachaient sur Mach ou le Comparse, mais les deux fixaient le sol comme des enfants réprimandés.

La boîte transparente et ses merveilles avait disparu, laissant une empreinte rectangulaire sur la poussière de roche.

Le vendeur lui aussi fixait le monticule gluant, son expression désolée ou confuse, ses lèvres entrouvertes. Enfin, il releva la tête.

— Je, je suis désolé pour votre perte, dit-il. Douleur et cupidité ne nous sont pas étrangères.

Pas exactement ce que j'aurais choisi comme mots de consolation, mais sa voix égale finit par avoir raison des sanglots du Héros.

— Considérez ceci, dit-il. Nous avons pris des milliers d'années à construire notre propriété intellectuelle. Pourquoi laisserions-nous le premier venu voler le fruit de nos recherches et mordre dans sa chair succulente?

Y avait pas à dire, ce type possédait une éloquence qui m'a fait

regretter de ne pas être devenue une Muse de Poète™.

— Hélas, continua-t-il sur un ton plus bas, je crains que cet incident…

Le vendeur bien habillé se dématérialisa au milieu de sa phrase, nous laissant tous les quatre seuls et confus.

~

— EUH, qu'est-ce qu'on fait, là? demanda le Héros en essuyant ses larmes viriles.

— On attend. Ils ont autant besoin de nous que nous d'eux.

Cette perle de sagesse commerciale n'avait pas été prononcée par Machiavel.

— Et qu'est-ce que tu baragouines, le clown?

La voix de Mach trahissait son propre étonnement de voir le Comparse Comique™ piler sur ses platebandes.

— Tu imagines peut-être qu'on peut se transporter sur le foutu vaisseau-mère et leur demander une autre séance?

— Il faut se mettre à leur place, répondit celui qui jouait normalement les seconds violons. Comprendre leur point de vue.

Le bras de Mach rafla une rangée de pâtisseries de la table, un gaspillage de succulentes calories qui me hérissa.

— Leur foutu vaisseau en orbite doit jouir d'un sacré point de vue, en effet! explosa-t-il.

Son expression déménagée aux antipodes du son humour niais habituel, Comparse compta sur ses doigts.

— Primo, ce foutu vaisseau doit avoir consommé une quantité effarante d'énergie pour se rendre de leur système au nôtre. S'ils se sont attifés avec des fringues du vingtième siècle, ça représente une longue distance en années-lumière.

Une question remonta en moi comme une bulle de champagne.

— Mais alors, comment ont-ils pu prévoir nos besoins avec des siècles d'avance? demandai-je.

— Mon maître vous aurait répondu que la plupart des civilisations suivent un cycle d'évolution similaire, déclara le Héros d'une voix sourde. Facile à prévoir.

Comparse hocha la tête.

— Donc s'ils repartent bredouilles, leur budget va tomber dans le

rouge.

L'humeur du Malin Machiavel revint au beau fixe.

— Ouais, t'as raison, dit-il.

Le Héros intervint, ses bras traçant de grandes courbes dans l'air.

— T'es fou? Avec leurs technologies grandioses, ils peuvent voler tout ce qui leur tente. Ils pourraient facilement aspirer le métal liquide du cœur de la Terre!

Sa formation d'ingénieur pointait le nez. En effet, la supériorité technique des vendeurs ne faisait aucun doute. Ils pourraient même écraser cette bulle à tout moment.

Pourquoi étions-nous encore en vie?

— Deuxio, poursuivit le Comparse, avez-vous noté qu'ils nous ont laissé ici, plutôt que nous retourner à la base lunaire? Cela veut dire qu'ils souhaitent encore négocier.

Il fit une pause pour grignoter une pâtisserie épargnée par la colère de Mach.

— Un peu plus tôt, notre affable Vendeur a mentionné un organisme qui les supervise, avec ces règles sévères pour la conduite des affaires. Ils peuvent tourner les coins ronds, mais tuer des clients potentiels n'aura pas un bel impact sur leur évaluation de performance.

~

LE RETOUR des Vendeurs donna raison au Comparse.

Les vendeurs.

Le deuxième Vendeur accusait la cinquantaine courte et rebondie, mise en valeur par les rayures de son costume. Il avait l'air d'un bandit de cinéma, avec un feutre gris perché sur son crâne dégarni. Un gros havane dansait au coin de ses lèvres pulpeuses.

(*Le type Al Capone*, m'expliquerait le Comparse, beaucoup plus tard.)

— Alors les mecs, comme ça y'a problème avec notre offre?

Cette façon d'ignorer la seule femelle présente me confirma l'inspiration puisée dans des shows télévisés de la fin des années 1950 ou début des années 1960. Les Vendeurs avaient bel et bien traversé des siècles à vitesse subluminique, et mis à profit le délai pour modifier les corps de leurs représentants. (Parce que les pilotes et le

restant de l'équipage, eux, étaient restés conformes aux créatures grumeleuses que le Whiz-Kid avait découvert.)

Et tout cela risquait d'être pour rien.

Le vendeur tira sur son épais cigare (éteint, par chance.)

— Alors, les poteaux, qu'est-ce qui a bien pu vous monter à la tête pour essayer de voler notre propriété? demanda-t-il.

Sa voix rauque évoquait des archives de fumeurs qui crachaient leurs poumons.

Personne n'a émis un couinement. Le Héros s'était assis en tailleur face au paysage, songeant à son mentor, méditant une vengeance ou rêvant à sa douce.

J'observai le premier Vendeur. Le jeune homme avait laissé son sourire éclatant sur le vaisseau-mère; sa cravate desserrée pendait à son cou. La désintégration d'un client avait manifestement fait l'objet de chaudes discussions à bord.

Le sosie de Capone jeta un regard torve vers son collègue.

— Dis donc, poussin, tu leur as dit qu'on était hyper-sérieux au sujet de notre propriété intellectuelle?

Le jeune Vendeur pâlit sous sa crinière brune.

— Euh, oui, oui, balbutia-t-il, je les ai prévenus au sujet du bris de contrat… »

Sa voix s'éteignit à mesure que ses yeux se remplissaient de doutes. Le plus vieux représentant fronça les sourcils sous son feutre.

— Tu les as prévenus *avant* ou *après* avoir commencé la démo?

Un *oups!* étranglé s'exfiltra hors de la gorge du jeune Vendeur.

— Crotte! s'écria son patron, le cigare dégringolant de ses lèvres. Combien de fois avons-nous pratiqué la séquence de vente à bord?

Le patron étreignait son feutre entre ses mains poilues.

— On est dans la *mierda* jusqu'au cou, mon vieux! Liquider un acheteur potentiel *avant* de lui avoir formellement expliqué notre politique de protection intellectuelle va couler nos indices de performance!

Un sentiment de pitié envers le jeune Vendeur se faufila en moi. C'était peut-être sa première mission commerciale. D'une certaine façon, il nous *avait* prévenus de ne pas toucher à leur technologie. Je me rapprochai de Comparse.

— Ils sont vraiment mal pris, dit-il, avec un haussement d'épaules qui fit trembler sa bedaine.

— Et nous aussi, dis-je. Écoute, on pourrait peut-être parvenir à un accord entre gentle-*beings*?

Je chuchotai à son oreille.

~

MACHIAVEL ACCEPTA de laisser le Comparse saisir les rênes de la discussion, espérant certainement un échec retentissant de ce dernier.

Ce ne fut pas le cas.

En plus d'arborer une corpulence similaire à celle du nouveau Vendeur, la longue expérience du Comparse Comique™ l'avait rendu adepte dans l'art de garder son Ego en-dehors des négociations.

Toutefois, il manquait un poids lourd pour mener notre chaloupe à bon port. Comparse respira à fond, infusant sa silhouette arrondie de toute la dignité qui sommeillait en lui.

— Nous aimerions inviter un remplaçant, annonça-t-il.

Le sosie d'Al Capone pigea un autre cigare de sa veste. Il mâchonna tout en lorgnant la flaque de cendres noircies à ses pieds.

— D'ac! dit-il. J'ai juste besoin que tu me refiles le nom et la place.

Je souris intérieurement.

La place, un grand cercle noirci, ne serait pas difficile à repérer depuis l'orbite.

~

LA PERSONNE suivante à se matérialiser en notre milieu portait une robe de bal violet sombre dont la traîne de mousseline frottait sur le régolithe.

Un boa plumes bleu poudre s'enroulait langoureusement autour de son cou. Ses cheveux gris marbrés d'argent s'élevaient en une construction élaborée sertie de plus de plumes et de perles.

Les deux Vendeurs ont fait un pas de recul, surpris loin de leurs références familières. Ils étaient sans doute intrigués par les lunettes de sécurité rose bonbon de l'apparition (une touche de prudence qui contrastait avec sa personnalité excentrique).

Entre ses mains gantées, le nouveau venu tenait une paire de pinces et un fer à souder, la petite flamme bleue allumée. D'autres outils énigmatiques pendaient à sa ceinture de travail.

Le Savant Fou Travesti™ jeta un regard circulaire, puis repoussa ses lunettes de sécurité rose par-dessus son front ridé. Il portait plus de maquillage que moi, ce qui contrastait avec sa moustache broussailleuse à la Einstein.

Il éteignit la flamme de son fer à souder avant que son boa bleu poudre ne s'enflamme.

— 'Pouvez pas voir que je suis occupé? demanda-t-il, d'un ton agacé. Ces trous noirs ne s'accrètent tout seuls, vous savez?

Le type Capone se retourna vers son confrère, mordant dans son Havane, ses yeux étrécis.

— Dis-donc, poussin, j'ai la berlue ou bien est-ce que ce type peinturluré vient de prononcer les mots *trou noir* ?

~

UNE FOIS que les Vendeurs et le Savant Fou Travesti™ eurent échangé les salutations d'usage, propositions et contre-propositions fusèrent de part et d'autre.

Le cube du Atmo-SpeederVTM revint, accompagné de l'ovoïde du Mass-MagicianVTM. (Un seul spécimen de démonstration : le procédé réel requerrait des milliers de ces appareils.)

Évidemment, on pouvait compter sur les humains pour rechigner.

— Les poètes vont se lamenter, s'écria le Héros, un bras musclé fouettant l'air pour l'emphase, un autre réflexe archétypal.

— Bah, t'en fais pas, le blondinet, répliqua le Savant Fou. Y a un type qui avait écrit que si on allouait un mètre carré par personne, on pourrait entasser toute la population de la Terre sur une île du Pacifique.

— C'était qui? demanda le Héros, toujours prêt à étendre son horizon culturel.

— Sais pas, mon mignon! Je suis plus ferré en physique quantique qu'en plumitifs!

— C'était Antoine de Saint-Exupéry, grommela le Comparse.

Sa voix trahissait un agacement certain devant notre ignorance.

~

ENFIN, enfin, nos discussions aboutirent sur un accord : les Vendeurs

extirperaient du Noyau une petite gorgée de fer-nickel, et repartiraient avec les plans du prochain accélérateur de Savant Fou Travesti™ (avec une marque de commerce des Vendeurs étampée dessus, brevet en instance).

Ce dernier devrait cependant s'abstenir de produire des trous noirs assez denses pour perturber le bilan massique du système Terre-Lune.

Pendant que Savant Fou démontrait ses pas de danse, ses talons hauts soulevant des petits nuages de poussière de régolithe, je me glissai près du jeune Vendeur. Sa tête penchée, ses épaules basses, il contemplait le paysage mort au-dehors.

— Hé!

Il se redressa en me voyant.

— Hé, toi aussi.

— T'as un nom, à part Poussin ou Vendeur?

Il sourit, ses yeux noisette brillant.

— T'as le double larynx pour le prononcer?

~

— TU PARLES d'une *Prima Donna*! s'exclama Lucy, ses bracelets dorés s'entrechoquant sur son poignet alors qu'elle pointait la silhouette qui marchait sur la plage, la tête basse.

Héros avait mal accepté les conséquences de la transaction, en dépit de la gloire acquise et de ses noces avec une Princesse-Guerrière™. Celle-ci s'entraînait à l'épée dans l'arrière-cour avec des *han!* hardis qui se rendaient à mes oreilles.

Cependant, fidèle à son archétype de bonne poire, il avait participé au financement du nouvel accélérateur de particules du Savant.

(*Plus de trou noir, promis!* avait juré ce dernier. Le connaissant, j'ai mes doutes.)

Lucy et moi étions assises sur la terrasse qui surplombait la plage, respirant la brise du soir chargée de sel marin, d'herbe grasse et d'une touche d'algues décomposées. Mon corps, débarrassé des implants de silicone et des couches de mascara, se sentait à l'aise dans des vêtements confortables.

Jadis, la villa se dressait loin de la côte. Le réchauffement climatique (encore nié avec de vaillants efforts de plausibilité) avait rapproché la masse d'eaux salées chargées d'algues fétides qui, à

marée haute, s'agitaient presque sous le balcon.

La Lune brillait comme une perle rare, traversée de lignes de faille qui rendaient méconnaissable la mer de la Sérénité. Même les cratères avaient pâti sous l'action des Concasseurs MassiquesVTM.

Le diamètre de notre satellite était passé de 3400 à 1700 km, faisant du coup bondir sa gravité à un passable 0.9 g.

Comme promis, l'orbite et les marées n'avaient pas changé. Une couche vaporeuse d'atmosphère gommait le contour jadis net de la Lune.

La jeune atmosphère ne montrait pas les magnifiques tourbillons de nuages blancs, mais les hordes de colons s'activaient comme des forcenés à extraire l'eau. Quand la Lune était dans l'ombre, on pouvait distinguer à la lunette les lueurs des nouvelles cités qui parsemaient l'obscurité.

Il fallait juste, pour notre génération, s'habituer à sa nouvelle taille.

— Hé.

Un verre de Margarita atterrit dans ma main, avec un tintement de cubes de glace.

— Hé, répondis-je, lui rendant son sourire.

Simon se laissa tomber sur le siège libre près du mien, un verre à la main.

Sa crinière avait allongé depuis la vente, atteignant ses larges épaules. Quand son patron était reparti avec le fruit de la vente, le jeune vendeur était resté derrière. Avec un nouveau nom.

Mes doigts parcoururent sa peau sous laquelle frémissaient des muscles puissants. Sa transformation avait été radicale : Simon mangeait, buvait, dormait, et faisait les mêmes choses que n'importe quel humain.

Ce qui agaçait un peu le Héros.

— Mais comment a-t-il justifié sa décision de rester ici? avait-il demandé quand il avait vu Simon lors de sa première visite ici.

Je levai les yeux vers la perle luisante dans le ciel.

— Service après-vente.

Mille mercis

Impossible de passer sous silence Martin Lessard, qui avait accepté ma nouvelle *La récalcitrante du Cachalot* pour son anthologie Pulp. Son décès prématuré nous a attristés, interrompant la production de l'anthologie qui est restée dans les limbes un certain temps. Alors le fils d'Alain le Bussy, Olivier, a repris le projet pour le mener à bien aux éditions Astra.

L'anthologie Pulp *Aventures Sidérantes* a bondi sur les tablettes en 2020, avec la préface de Martin Lessard. Ce recueil lui est donc dédicacé.

La version originale anglaise, qui a précédé ma traduction en français, avait pris pour nom du vaisseau Moby Dick, mais en français, Cachalot sonnait mieux. (Sheryl Curtis a aimablement révisé ma traduction anglaise, laquelle a été publié plus tard dans l'anthologie *Space opera 2022 : Have Ship, Will Travel* chez Story Rules Press.)

Un autre grand merci à Norman Molhant, sympathique savant fou et confrère plein de ressources qui m'avait donné des précisions sur l'ampleur d'une catastrophe évitée de justesse dans mon tout premier roman! Il a grandement aidé à rendre crédible la race qui n'utilisait pas de chiffres, ce qui plus tard valut à la nouvelle *Ceux qui ne comptent pas* le prix Aurora 2005.

Guillaume Voisine, directeur de la revue Brin d'Éternité, a aimablement commenté la nouvelle *Sous réserve*, publié dans le magazine. (*Pitch de vente aux Archétypes*, publié dans Galaxies 60 en 2019, est ma traduction de *Sales Pitch*, écrite en 2020, dont l'original en anglais vient tout juste de sortir dans OnSpec 119.)

Enfin, Jean-Louis Trudel, auteur, critique et spécialiste de l'histoire de la SF francophone, a édité la nouvelle *Tinkerbelles* pour Galaxies 61, y nettoyant quelques anglicismes qui traînaient ici et là.

Au sujet de l'auteure

QUAND ELLE N'ESSAIE PAS de communiquer avec des fleurs inconnues, Michèle Laframboise écrit des histoires de science-fiction. L'ex-savante folle (diplômée en géographie et en génie civil) a publié 19 romans et plus de 60 nouvelles, récoltant plusieurs distinctions et prix littéraires.

Ses nouvelles sont parues, entre autres, dans les magazines *Solaris, Galaxies, Asimov's, Analog, Fiction River, Compelling Science Fiction et Future SF*. Elle a été traduite en anglais, en italien et en russe.

Dessinatrice enthousiaste, Michèle a créé une douzaine de BD et entretient un blog illustré. À la plume ou au pinceau, elle concocte des intrigues captivantes et des mondes empreints de poésie.

~

Site officiel:
http://michele-laframboise.com/

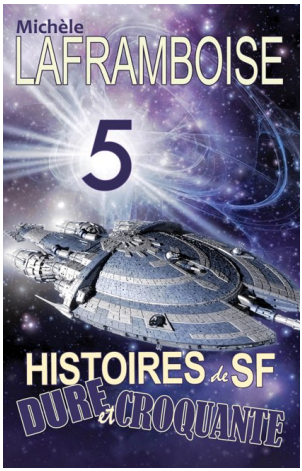
Blog de science et d'humour:
savantefolle.wordpress.com

Site de l'éditeur:
Echofictions.com

Pour rester en contact avec Michèle et recevoir des comptes rendus de lecture et des surprises:

michele-laframboise.com/fans/

Autres livres de Michèle



De la SF bonne à croquer !

5 Histoires de SF dure et croquante

Humour / science fiction / space-opera

Cinq histoires de science-fiction bien dure et croquante à se mettre sous la dent, par Michèle Laframboise. 172 p.

978-1-988339-92-4 ebook

978-1-988339-93-1 imprimé

Cinq futurs à fuir avant qu'ils nous rattrapent!

5 Histoires de SF dystopique

Humour / science fiction / space-opera

Cinq visions dangereuses de l'auteure de SF Michèle Laframboise. 128 p.

978-1-988339-98-6 ebook

978-1-988339-99-3 imprimé

Encore faim de lecture?

La bibliographie complète de Michèle Laframboise a de quoi satisfaire l'appétit des lecteurs de tous âges!

Sa liste de livres

Et… d'autres histoires bourgeonnent!

Pour vous tenir au courant des offres spéciales, des lancements à venir et plein de lectures gratuites:

joignez sa joyeuse bande de fans!

(Étant elle-même fort occupée, l'auteure ne vous écrira pas plus d'une fois par mois!)